



37^e ANNÉE

N^o 3.

1^{er} MARS 1894.

En mars, les séances spirites auront lieu les vendredis 9 et 23 à 8 heures et demie.

PHILOSOPHIE DU SPIRITISME

CERTITUDE DU SPIRITISME

(Suite, voir la *Revue* du 1^{er} février 1894.)

Après avoir clairement établi la supériorité de la morale et des avantages pratiques du spiritisme, nous allons montrer qu'il répond à toutes nos aspirations, à tous nos désirs, qu'il était devenu nécessaire pour être en rapport avec les constatations scientifiques ; on peut même logiquement affirmer sa certitude inébranlable, et proclamer hardiment que ses enseignements sont encore inférieurs ici-bas à la sagesse éternelle et à la réalité suprême ! Pour arriver à ces déductions, examinons les progrès scientifiques, moraux et intellectuels de l'humanité, depuis l'apparition du Christ jusqu'à nos jours.

Le rôle du Christ consista à révéler à tous les hommes la morale en la vivifiant par la charité et la justice, en la réalisant par son exemple.

Le Messie est venu pour nous présenter le type idéal de l'homme.

Pour la morale, il n'y eut plus d'initiés, l'évangile s'adressa à tous les hommes, même aux pauvres et aux esclaves.

Si le Christ ne crut pas devoir garder sur le problème de la destinée future le silence de Moïse, il ne divulgua pas néanmoins tous les secrets du sanctuaire (car il n'était pas universel) et ceux aussi que seule la raison éternelle connaissait.

Les menaces de l'enfer, des mondes inférieurs, ces vestibules de l'initiation durent encore être proclamés pour retenir les hommes dans la voie droite de la vertu.

Le Christ ne tempéra pas même les menaces par le dogme réellement

ésotérique du purgatoire, dont l'Eglise chrétienne s'empara plus tard afin de couvrir l'inexorable rigueur des punitions éternelles ; mais sur la doctrine de l'avancement et du progrès, sur les conditions de la vie future, sur le rang de la terre dans l'univers, sur la préexistence, sur le classement et l'énumération des mondes, sur les destinées finales de l'humanité... rien.

Ces questions pourtant furent soulevées.

Le Christ passe devant un aveugle de naissance, et ses disciples de demander si cet homme était puni de la faute de ses parents ou des péchés qu'il aurait commis dans une existence antérieure ; le Christ élude la question si nettement posée, il ne l'avait sans doute pas étudiée.

Dans une autre circonstance, il se contente d'exprimer cette vérité qui contient en grand toute la doctrine des vies successives : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. »

Ce germe, l'avenir le recueillera, le fécondera, et aujourd'hui, voici venir les enseignements des Esprits qui disent à leur tour, développant l'idée évangélique : L'univers est un incommensurable édifice, dont Dieu substance active est l'architecte suprême : Cet univers est divisé en lieux inférieurs, intermédiaires et supérieurs.

Les êtres intelligents et libres vont tour à tour, d'épreuves en épreuves, d'expiations en expiations, des plus humbles demeures aux plus élevées, selon les degrés de leurs mérites et de leurs vertus. jusqu'à ce qu'ils aient obtenu le titre d'élus, d'initiés à la loge suprême, loge infinie où réside l'Être infini, le Moteur universel, l'Atma des anciens ou le *Dieu substance*.

Agrégés alors à la société universelle des mondes qui gravitent dans l'univers sans limites, les esprits s'élancent de progrès en progrès, et connaissent toujours mieux l'essence des choses, leur cause, le pourquoi de la raison absolue.

Ne nous plaignons donc pas si nous subissons ici-bas notre noviciat terrestre, si nous ne pénétrons pas actuellement ces secrets merveilleux dont nous saurons acquérir l'intime connaissance par nos travaux et nos méditations, car, actuellement il nous manque des sens et les facultés qui nous ouvriraient des vues nouvelles sur les grands mondes ; nous ne sommes qu'aux premiers grades, et rappelons-nous que l'initié ne peut lire que la page de son grade.

N'étouffons pas, sans doute, ces éléments généreux vers une destinée meilleure, ces pressentiments divins d'avenir et d'immortalité, mais sachons aussi accomplir notre mission terrestre, avec constance et fermeté.

Portons les yeux en haut, pourvu que nous ne négligions pas les grands intérêts de l'humanité, dont, par notre choix volontaire, nous sommes membres temporaires et aux efforts de laquelle nous devons nous associer.

Le Christ ne tint pas ce langage, parce qu'il n'était pas temps alors, parce que la révélation des vérités essentielles est successive, parce que de telles idées n'étaient pas encore mûres ni pour lui ni pour l'espèce humaine.

L'enseignement pur et simple de l'immortalité de l'âme avait maintes fois porté au suicide, dans ces époques d'oppression, d'esclavage et de malheur; ouvrir sur la destinée future les sublimes aperçus que le spiritisme a développés, c'eût été une imprudence dangereuse devant laquelle même les connaissant eût du s'arrêter le Christ.

La menace d'un enfer éternel fut le contre-poids nécessaire de la vulgarisation d'une doctrine qui, rarement avait eu, hors du secret des sanctuaires un rayonnement complet et étendu. D'ailleurs tout marche parallèlement dans l'humanité, et l'état des sciences ne permettait pas de comprendre le rang que la terre occupe dans la hiérarchie de la création.

On croyait que tout avait été fait pour l'homme, que notre planète était le centre immobile de l'univers vers lequel toutes choses devaient converger.

Cette ignorance nuisit beaucoup et à la conception prématurée d'Origène et à la propagation de ses idées. Pour que l'humanité progressât dans la conception de la vie future, il fallait qu'un mouvement scientifique important vint préalablement changer ses idées sur le système général de l'univers. Cette réforme attendait le génie de Copernic, de Galilée et de Kepler.

Voici comment un auteur moderne apprécie la grandeur des découvertes de Galilée :

« Ce qui effrayait d'abord, c'était la nécessité d'agrandir l'idée que l'on s'était faite des proportions du monde. Ces cieux étroits s'ouvraient subitement, ils laissaient découvrir une perspective, une étendue incommensurable ; on s'était accoutumé à un univers limité. Soudainement, cet horizon, par le génie d'un homme, s'accroît, recule, s'étend à l'infini.

« L'Eglise romaine, dès le premier moment, ne se sent pas l'âme assez vaste pour remplir le nouvel univers. Imaginez sa stupeur lorsqu'un homme vient annoncer que l'immutabilité, l'incorruptibilité des cieux est un rêve de l'antiquité ; que tout est soumis dans ces régions à des changements, à des transformations semblables à celles que l'on voit sur notre globe ; que les espaces ne sont pas régis par des lois particulières et en quelque sorte privilégiées, en un mot, que des mondes nouveaux s'y engendrent, naissent, s'accroissent, se corrompent ou déclinent, et que les révolutions de la vie s'y succèdent éternellement ?

« Quel abîme ne s'ouvrirait pas, dès lors, à la pensée ! Il fallait ne plus s'arrêter aux mondes passagers comme le nôtre ; il fallait aller plus loin, s'élever plus haut. Mais l'âme de l'Eglise étant lasse de monter, elle refusait de suivre la science par delà les horizons visibles.

« Que dire aussi de la condition nouvelle de la terre dans le système du monde ? » (Edgard Quinet. *L'Ultramontanisme et la société moderne*, pages 91 et suivantes. *Passim*.)

Quelles étaient les notions grossières que la plupart des pères de l'Eglise, à leur tête saint Augustin qui condamnait comme absurde la croyance aux antipodes, se formaient de l'univers ? Hélas ! il faut bien les rapporter, quoique nous les tenions en grande estime pour le temps où ils ont écrit ; l'univers, tel qu'ils le concevaient, peut se comparer à une maison, dont le rez-de-chaussée est habité par les vivants, les incarnés ; les caves et le fond par les démons, et par l'enfer ; et le premier étage par les bienheureux du paradis. Ils rapportaient tout l'univers à la terre, et leur vue était à ce point faussée, qu'ils jugeaient toutes choses uniquement dans leurs relations avec notre chétive et misérable humanité.

Nous excepterons toutefois un grand génie, un auguste missionnaire, le sublime Origène, esprit incompris parmi les hommes, venu des mondes célestes avant l'heure, par une secrète permission de ses pairs, pour poser prématurément des problèmes insondables qui devaient germer ainsi que des semences futures et servir utilement de jalons à l'avenir.

Cette malheureuse et enfantine opinion sur l'univers a cependant prévalu encore au moyen âge et même dans des temps plus reculés, comme pour marquer, aux yeux de la postérité, la bassesse des pensées d'où nous sommes sortis et faire mieux éclater la loi du progrès et le perfectionnement de notre intelligence.

Origène, pour avoir risqué ses trop hâtives et trop véridiques conceptions, s'était vu condamner comme hérétique dans la personne de ses disciples ; Giordano Bruno qui, dans ses grands et beaux traités, avait repris la thèse lumineuse de la pluralité des mondes, expia ses témérités sur le bûcher, et, de nos jours, ô honte ! il ne serait pas malaisé de trouver encore des partisans arriérés rétrogrades de la croyance ancienne, qui bornait la création matérielle à la terre, niant ainsi, avec le cynisme de l'impiété, toute grandeur et toute infinité de la puissance divine.

Notre regretté Jean Reynaud a des pages magnifiques contre cette erreur sacrilège qui ose encore se produire, timidement il est vrai, depuis les découvertes de Galilée.

Nous venons de voir, et ce n'est pas sans gémissement, les opinions de quelques anciens ; faisons maintenant éclater la vérité splendide.

Depuis l'immortel Galilée, la terre n'est plus le centre autour duquel s'exerce le mouvement des cieux, comme les autres planètes ses sœurs, dont la plupart la dépassent en grandeur et en éclat, elle accomplit sa révolution autour du soleil qui l'emporte sans gloire dans ses rayons de feu ; ce

mouvement s'opère au milieu d'un cortège indéterminable d'étoiles centres et à leur tour, de systèmes planétaires infinis qui tourbillonnent harmonieusement, masses neutres et inintelligentes,, sous l'action d'Atma ou de la substance active universelle intelligente, *qui ment*, et dans laquelle les *corps neutres sont plongés*.

De nos jours, les frères Henry, de l'observatoire de Paris, ont pris la photographie des espaces réputés sans étoiles, et en grandissant ces images, ces vides sombres ont révélé des soleils sans nombre.

Dans l'univers infini, les mondes infinis composés de substance active ou masses neutres, sont innombrables.

Ne voit-on pas qu'après cette découverte tout est changé? Ne voit-on pas que de ce jour seulement l'homme a pu comprendre l'ensemble de la création?

De tout cela, que conclure? Evidemment l'analogie de notre globe et de ceux qui roulent sur nos têtes. Avec la même condition, pourquoi de contraires destins? L'univers se peuple; des créatures infiniment variées apparaissent; une chaîne interrompue s'établit entre les mondes; l'ordre hiérarchique se fait sentir et les prévisions de la substance active universelle, d'Atma, du grand architecte de l'univers ou de Dieu, prennent des proportions incommensurables.

Le mal s'efface et disparaît dans les abîmes de l'infini; la destinée de l'homme s'éclaire; ses devoirs, sa mission, ses épreuves, le malheur de sa condition présente, tout s'explique, tout se comprend.

Une éclatante lumière se répand sur les plus obscurs problèmes, un coin du voile est levé, et l'esprit humain palpite devant l'ineffable pressentiment d'un avenir glorieux et immortel.

Oui, toutes ces conséquences découlent de Galilée. La révolution que Galilée est venu accomplir dans le monde physique, le spiritisme vient l'accomplir dans le monde moral. Tout se lie dans l'humanité, et la mission préparatoire de Galilée était nécessaire à la doctrine moderne.

De même que Galilée avait eu ses précurseurs dans les travaux de Copernic, de Képler, et d'autres astronomes plus humbles, la doctrine des Esprits avait été présentée et indiquée par des penseurs qui en ont déjà émis des aperçus fragmentaires, notamment Fontenelle, qui voulut faire, sans doute, plus que des jeux d'esprit dans ses Entretiens sur la pluralité des mondes.

Puis Charles Bonnet dans quelques morceaux isolés de sa Palingénésie philosophique, et de sa contemplation de la nature.

Ballanche dans certains fragments plutôt implicites que formels de la Palingénésie sociale.

De Brotonne dans un passage de sa Civilisation primitive.

Delonnel dans le chapitre IX de la grande Période solaire.

Fichte dans quelques pages de son *Traité sur la destination de l'homme*.

Il en est toujours ainsi, une doctrine ne peut se produire sans avoir été préparée, sans que les germes s'en retrouvent dans le passé, sans qu'infiltrée peu à peu dans les idées, elle ait acquis son droit de bourgeoisie et puisse être proclamée vraie en se montrant.

Mais l'honneur de cette doctrine revient bien moins à ceux qui en ont eu la perception vague et prématurée, qui l'ont pressentie et devinée seulement par intervalles et par éclairs qu'à l'enseignement qui, recueillant dans l'esprit humain tous les rayons épars de la vérité, la condense en foyer, la comprend, la développe et en compose un ensemble homogène, une philosophie, c'est-à-dire une explication complète des choses telle que nous la permet l'état intellectuel du siècle et l'avancement du progrès.

Cela est dû à l'admirable esprit de synthèse d'Allan Kardec. C'est la tâche que le spiritisme a entreprise.

On trouve dans les révélations incomplètes même des Esprits, un système déjà grandiose, d'un enchaînement logique et irréprochable. Toutes les solutions y sont en germe, et comme ce système lève tous les doutes, apaise toutes les inquiétudes, augmente en nos cœurs l'amour de Dieu et de nos frères, comme il satisfait pleinement l'intelligence de l'homme terrestre, ses désirs, ses sentiments, nous devons en comprendre et en affirmer la solidité et la grandeur. Nous devons bénir nos initiateurs pour nous avoir donné une lumière sans doute bien pâle, de la vérité suprême, mais du moins suffisante ici-bas à la sécurité de l'esprit humain.

Nulle autre philosophie n'a mieux expliqué le problème de la création et les rapports des créatures et de Dieu substance active infinie.

Nulle autre philosophie n'a mieux concilié le fini et l'infini, le libre arbitre et la grâce, la révélation et la raison, le progrès et la vérité absolue.

Nulle autre n'a mieux résolu la question si souvent débattue du mal physique et du mal moral.

Nulle autre n'a donné une si haute idée du grand moteur qui est la raison même.

Nulle autre enfin n'a mieux compris le plan de la Providence substance universelle, et le système ordonnateur de l'univers.

Il nous reste à en établir la certitude.

(A suivre).

D'ATHÉE DEvenu SPIRITE

Il y a quelques années, le spiritisme m'étant encore inconnu, je vivais dans l'insouciance la plus absolue en ce qui concerne la croyance de la vie de l'esprit après la mort du corps.

Je comparais l'homme à la bête, avec cette différence que l'un avait l'intelligence plus développée que l'autre; toutes mes méditations firent de moi un matérialiste inébranlable.

Ce néantisme fit place à d'autres vues par suite de la mort d'une parente, ce qui eut lieu en l'année 1884.

J'avais été élevé par cette brave dame comme son propre fils, elle s'intéressait à moi jusqu'à ses derniers moments.

Deux mois après l'enterrement, et toujours sans consolations de la perte de la bien-aimée, je tâchais de l'oublier lorsqu'un soir, en rentrant chez moi, je vis dans l'obscurité, en traversant le corridor, la figure de la morte qui me souriait et qui disparut aussitôt.

Je ne fis pas beaucoup d'attention à cette apparition et avec l'inébranlable idée du néant je crus être l'objet d'une illusion.

Quelques jours après, un soir à 10 heures, en rentrant de mon travail, comme d'habitude, alors que tout le monde était déjà couché, j'entendis des gémissements dans ma chambre.

Ces gémissements furent réitérés plusieurs fois, longs et pénibles. Je fus pris d'une peur indescriptible, un froid se manifesta sur tout mon corps et je n'osais crier, malgré mon jeune âge (15 ans), de peur d'être ridiculisé; je fermai les yeux, pour oublier bientôt cet incident dans un sommeil profond.

Le lendemain je réfléchis et je méditai longuement sur ce fait, ainsi que sur la première apparition visible.

Ces soupirs se renouvelèrent trois ou quatre fois par semaine et pendant six mois, toujours quand j'étais à peine couché.

Tantôt j'avais la croyance d'être l'objet d'une manifestation spirite, d'autres fois, reprenant mes idées de néantiste, je croyais être la victime d'une farce prolongée.

Cette dernière idée me donna de la force; je dominaï ma peur et je résolus de faire un mauvais parti aux ricurs.

J'en fis part à mes parents, qui prirent mes explications du mauvais côté et me firent passer pour un maniaque atteint de maladie imaginaire.

Un soir, à peine étendu sur ma couche, je sentis comme une main se poser sur mon bras; pendant la même nuit je fus réveillé par un bruit semblable à celui produit par une bille qui roulerait sur le plancher.

Bien des fois je fus décidé, atterré par la peur, de crier au secours ; je ne m'explique pas comment mon courage a pu résister à ces signes continuels.

Certain soir les gémissements reprenant comme d'habitude, je me levai décidé à en connaître la cause ; je priai la personne de vouloir bien me dire le but de sa visite. A ce moment-là je dus me tenir au bord de mon lit, pour ne pas tomber tant je fus abattu par un frisson qui traversa tout mon corps ; soudain les couvertures du lit qui se trouvait de l'autre côté de ma chambre et qui n'était jamais occupé, *étaient soulevées lentement* ; je fus pris d'une telle frayeur que je me jetai à la hâte dans mon lit.

Un moment après, revenu de ma frayeur, je hasardai un regard vers la direction du lit, tout avait disparu.

Les jours suivants, les gémissements diminuèrent et finirent par ne plus se faire entendre quelques semaines après.

J'ai bien des fois regretté ce moment de défaillance, car j'eus obtenu la clef de ces manifestations ; il en eût été autrement si je n'avais pas été élevé, non en chrétien d'une religion dont les représentants n'ont la vérité que sur les lèvres, mais dans un milieu où le spiritisme éclaire et proclame les véritables lois de la vie.

Quelque temps après, je pris connaissance des œuvres d'Allan Kardec, notamment du Livre des médiums, avec lequel j'ai obtenu l'incontestable vérité de l'existence d'outre-tombe.

Médium écrivain inexpérimenté, j'ai été la victime d'esprits moqueurs, et dès lors, je n'ai voulu jamais prendre au sérieux tout ce qu'on me débitait sur cet ordre de manifestations.

Aussi, dans ce cas, craignant des interventions inattendues je m'abstiens de toutes communications ; il y a dans le spiritisme une science trop sacrée pour abuser de la médiumnité sans expérience.

Je puis avancer, en toute honnêteté, que je n'exagère nullement le genre de manifestations dont je fus l'objet, lesquelles se présentèrent dans le village de V..., commune de la Flandre occidentale (Belgique), en l'année 1884.

Peut-être, la Société spirite de Paris pourrait-elle me donner des explications plus précises sur ce sujet, ce dont je ne saurais trop d'avance la remercier.

Pimmertan, près Ypres.

N. D. L. R. — La plupart des groupes spirites s'imaginent que plus le nombre des membres est grand, plus la phénoménalité prend les proportions de l'évidence ; or, rien n'est plus contraire à la vérité. En général, les groupes nombreux s'émiettent et se dissolvent assez rapidement, le manque d'homogénéité, la diversité du fluide de chaque assistant y créant des courants contraires à la bonne harmonie.

Si depuis 1855 les sociétés et les groupes se sont successivement évanouis, c'est que la règle constante qui fut toujours prônée dans ces centres divers était mauvaise; or, comme on reconnaît l'arbre à ses fruits, ceux que cette règle a donnés étant mauvais il faudrait avoir le courage de la transformer.

Déjà, en 1869, Allan Kardec voulait la modifier; il préconisait les groupes de famille, peu nombreux, de 4 à 6 personnes, parce que l'expérience lui avait prouvé que ce mode seul était bon et donnait des résultats absolument concluants. S'il eût vécu, certes, il eût recommandé résolument de s'en servir.

En vérité, il semble qu'on doit être sans gêne avec nos chers disparus.

Dans la plupart des cas, les évocations sont faites d'une manière inconsiderée, soit pour satisfaire un caprice, soit pour se distraire après un repas copieux; les esprits doivent être à la disposition du premier venu et s'ils ne répondent pas, ce ne sont point des aménités qu'on adresse à ces gueux, à ces valets de l'espace.

Cependant le monde des morts est la reproduction du nôtre, puisque nous le peuplons et réciproquement. Ce sont là des vérités évidentes sur lesquelles on ne médite pas assez.

Ces âmes désincarnées ont eu cependant une mission sérieuse à accomplir sur la terre; la plupart d'entre elles avaient une famille pour laquelle chacune de ces entités a travaillé constamment, en faisant converger vers cet objectif toutes ses facultés affectives, tous ses projets d'avenir.

Avec le corps dont elles se sont servies, en employant les cinq sens dont il est armé pour connaître et toujours mieux apprécier le monde extérieur, ces âmes ont nécessairement commis des actes; or, à l'aide des cinq sens, tout acte accompli n'est-il pas enregistré avec soin, dès qu'il le mérite?

Nous possédons tous la trace fidèle de ces actes, gravé dans notre cerveau, à l'état d'images indélébiles; chacun les retrouve dès qu'il veut se souvenir?

Qu'un tiers évoque devant vous le mémoire d'un fait accompli il y a dix ou vingt ans, et d'une manière immédiate, notre moi conscient, cet œil intérieur, retrouve dans notre cerveau l'image fidèle qui représente ce fait; c'est le témoin fidèle et inéluctable de toutes nos opérations intellectuelles et matérielles que cette plaque sensible, ce tableau des souvenirs.

Conséquemment lorsque l'âme se sépare du corps, elle n'emporte pas les biens matériels mais seulement les images qu'elle a enregistrées à l'aide de son corps.

La pluralité de ces images se rapportant aux actes qui ont constitué la famille, n'est-il pas évident que l'esprit doit penser à sa famille bien-aimée, aux chers petits enfants qu'il se plut tant à caresser et qu'il voulut intelligents, loyaux, braves et bons?

Cela est évident, la famille seule doit se souvenir de ses morts, son devoir strict est de les évoquer.

Par sympathie naturelle le cher disparu viendra parmi les siens; il y trouvera des âmes complaisantes préparées à lui prêter des organes pour se communiquer, et avec cet aide il s'exprimera comme il le faisait de son vivant; il sera contrôlé par ceux qui le connurent intimement et peuvent le reconnaître à son langage, et à sa manière d'être.

Non seulement cet esprit apportera la bonne parole qui console, qui fortifie, mais il aura directement des nouvelles de ceux qui l'aiment, qui tiennent à lui par tous les fibres du corps; par eux il saura ce qui se fait en industrie, en sociologie, en science, en découvertes, il ne sera plus un isolé que la science prétend fondre dans le néant, et que les religions défendent d'évoquer sous peine de péché mortel, l'officiant seul pouvant dire des messes moyennant finances.

Ne pas oublier les morts et les appeler dans la famille, avec *dignité et respect*, c'est vouloir communier avec le pain des forts, avec cette pensée glorieuse que tout est éternel et seulement soumis à des transformations.

Mais comment appeler les chers disparus, avec *dignité et respect*? nous allons indiquer notre manière de voir à ce sujet, l'expérience et le bon sens sont nos guides.

1° Renseignés sur le monde de l'au-delà, et sachant que nous nous adressons à des êtres intelligents, demandons-leur un rendez-vous pour tel jour, telle heure et cette demande, renouvelez-la plusieurs fois avant la séance; certainement une télégraphie spéciale, dont nous ne connaissons pas de fils conducteurs visibles, portera votre vœu à qui de droit.

Au jour et à l'heure indiqués, soyez exacts et ne faites pas attendre l'esprit conscient auquel vous vous êtes adressé.

2° En général, que des membres de la famille ou des amis intimes de l'esprit évoqué fassent seuls le même appel; ne soyez que quatre ou six au plus unis par la communion de pensées.

3° Si l'esprit n'a pas répondu à votre appel, après un quart d'heure d'attente donnez-lui un autre rendez-vous, en le répétant à haute voix; vous devrez toujours être exacts et ne jamais le faire attendre sous l'orme.

Il est rare que, dans ces conditions, soit au premier rendez-vous, soit aux autres, les personnes étant toujours les mêmes il n'y ait pas un résultat sérieux.

4° N'entrez en rapports qu'avec un esprit connu, qui a vécu dans votre intimité, que vous pouvez contrôler judicieusement; oublier ces règles élémentaires c'est ouvrir sa porte aux premiers passants de l'espace et recevoir la visite d'un intrus qui peut vous dire des incongruités et des impolitesses étranges, selon sa dernière éducation terrienne.

5° Les réunions où l'on évoque à l'aventure, sans observer les règles précédentes, reçoivent ces visites importunes d'esprits mal élevés dont les grossièretés écartent de nos études les esprits délicats : trop souvent les groupes s'égrènent fatalement, les passants de l'espace y venant semer la discorde à l'aide des médiums.

6° *Le désir de faire du prosélytisme* quand même, est dans la plupart des cas, une cause importante de dissolution des groupes; chacun sachant que notre périsprit projette son rayonnement à certaine distance, à qui n'est-il pas arrivé de ressentir de l'attraction pour telle personne entrevue la première fois, ou bien de la répulsion sans savoir à quoi attribuer cette sympathie ou cette antipathie.

C'est que, mis en présence d'un tiers, le rayonnement de notre périsprit a rencontré à distance celui de la personne vue pour la première fois, et que, de ce contact naît immédiatement l'attraction ou la répulsion, fait qui se renouvellera à chaque tentative d'un rapport avec cette personne.

Les vieux magnétiseurs Delcuze, de Puysegur, Bertrand, Lafontaine, Du Potet, etc. etc.. Avaient constaté ce phénomène, mais ils n'étaient pas *Persona Grata* auprès de la Faculté qui les traitait de charlatans et les anathématisait; tandis que le même fait certifié par un colonel de génie à l'École Polytechnique (*horesco referens*), soixante ans après, étonne et émeut les savants et la presse; on a baptisé ce vieux fait à nouveau, cela suffit.

7° Dans un groupe de quatre personnes, unies intimement par la communion de pensées, qui se sont conformées avec précision aux règles ci-dessus, si l'une de ces personnes avec lesquelles on a obtenu des rapports véridiques d'un être décédé bien connu, veut faire du prosélytisme par enthousiasme voici ce qui arrivera.

Cette personne croyant que les vérités de premier ordre sont accessibles à tous les mortels conviera un ami néantiste à assister aux séances privées dont il est membre; refus de ce tiers qui considère les spirites comme dénués de bon sens, agités par l'obsession et la folie, tandis qu'il ne croit à rien, par éducation.

Si devant l'insistance du spirite son ami il consent enfin à venir, c'est avec l'arrière-pensée que, là, il n'y a rien, que sa présence suffira pour détruire les illusions fantasmagoriques qui hantent des cerveaux mal équilibrés. En effet, les quatre évocateurs appellent en vain l'esprit habituel, rien! et le visiteur de se dire: mon ami est plein de bon sens en toutes choses, mais s'il évoque les morts, le trouble le saisit et Charenton l'appelle.

8° Tel est ordinairement le triste résultat des évocations faites sans sagesse ni mesure; ce visiteur néantiste qui se croira seul possesseur de la

vérité, apportera à la séance le rayonnement de son périsprit, de sa sensibilité extériorisée, qui est antipathique aux manifestations et il les troublera et l'esprit se retirera sans se manifester.

Dix-neuf fois sur vingt ce résultat est fatal. Comme nous les esprits ressentent l'attraction et la répulsion.

Voilà pourquoi les manifestations sont peu ou point concluantes dans les groupes nombreux où, sans cesse, de nouveaux venus apportent le trouble sans se douter qu'ils en sont la cause. Telle une goutte de vinaigre suffit pour changer la nature d'un verre de bon vin.

9° Toutes les personnes affligées par de grandes épreuves, qui ont suivi notre conseil : groupe de quatre ou six personnes au plus — invitations renouvelées à l'esprit pour telle heure et tel jour — séances peu prolongées pour ne point fatiguer l'esprit — groupe de personnes toujours les mêmes sans intrusion d'étrangers, toutes, dis je, ont obtenu des résultats sérieux, consolants, en n'évoquant que des parents ou des amis intimes connus des assistants.

A côté d'eux, d'autres groupes de famille se sont établis et fermés à tout troubles ils ont des satisfactions profondes.

Comme Allan Kardec, nous sommes avec les petits groupes familiaux qui se multiplient pour le bien de la cause.

ANIMISME ET SPIRITISME

Par ALEXANDRE AKSAKOF, conseiller d'État, Russie.

N. D. L. R. — Le 1^{er} volume de cette œuvre va paraître très prochainement ; le second, presque imprimé, le suivra à courte échéance. Cette œuvre éditée en allemand et en russe, traduite par la librairie spirite sous la direction de l'auteur et de savants français est le *vade-mecum* de tous les chercheurs qui s'occupent de spiritisme et d'investigations dans le domaine du spiritualisme moderne. De tous les pays, cette œuvre considérable élaborée en trente années d'études nous est demandée.

INTRODUCTION

« La publication de l'ouvrage du Dr Hartmann sur le « Spiritisme » m'a procuré la plus vive satisfaction. Mon désir le plus sincère avait toujours été qu'un éminent philosophe n'appartenant pas au camp spirite s'occupât de cette question d'une manière absolument sérieuse, après avoir acquis une connaissance approfondie de tous les faits qui s'y rattachent ; je souhaitais qu'il les soumit à un examen rigoureux, sans tenir compte des idées modernes, des principes moraux et religieux qui nous gouvernent ; cet exa-

men devait appartenir à la logique pure basée sur la science psychologique.

Dans le cas où ce philosophe arriverait à cette conclusion que l'hypothèse proposée par le spiritisme est illogique, je désirerais qu'il m'en indiquât les raisons, le pourquoi, et quelle serait, selon lui, l'hypothèse qui répondrait le mieux aux lois de la logique et aux exigences de la science contemporaine.

Sous ce rapport, l'ouvrage du Dr Hartmann constitue une œuvre de maître et présente la plus haute importance pour le spiritisme.

Dans notre journal hebdomadaire, *le Rébus*, qui se publie à Saint-Petersbourg, j'ai annoncé l'apparition de cet ouvrage dans un article intitulé : *Un Événement dans le monde du Spiritisme*, article dans lequel je dis, entre autres : « Le livre de M. von Hartmann est pour les spirites un guide qui les mettra à même d'étudier une question de cette nature, et de se faire une idée du soin avec lequel ils doivent conduire leurs expériences, et de la circonspection dont ils doivent user en tirant leurs conclusions pour affronter avec confiance la critique de la science contemporaine. »

J'ai immédiatement proposé au *Rébus* de publier la traduction de cet ouvrage comme l'avait fait le journal *Light*, de Londres ; actuellement le livre du Dr Hartmann a paru tout à la fois dans *le Rébus* et en un volume séparé.

Nous pouvons donc espérer qu'avec le secours d'un penseur tel que M. Hartmann (nous avons tout lieu de croire que, dans l'avenir, il ne nous refusera pas le concours de ses lumières) — cette question, dont l'incommensurable importance pour l'étude de l'homme commence à apparaître, sera enfin mise à l'ordre du jour et commandera et provoquera l'appréciation à laquelle elle a droit.

Tous mes efforts en Allemagne (pays considéré par nous comme occupant le premier rang dans l'étude des questions philosophiques) ont eu pour but d'attirer sur le spiritisme l'attention impartiale de ses savants, dans l'espoir d'obtenir leur appui et les indications nécessaires pour suivre l'étude rationnelle de cette question.

L'Allemagne offrait pour l'investigation et la discussion d'un tel sujet le terrain libre que je ne pouvais trouver en Russie il y a de cela vingt ans ; je procédai de la manière suivante : j'ai publié en traduction allemande les matériaux les plus importants puisés dans la littérature anglaise sur ce sujet ; ensuite, à partir de l'année 1874, j'ai édité, à Leipzig, un journal mensuel, *Psychische Studien*, qui avait pour mission de populariser ces écrits. Mes efforts furent accueillis par une violente opposition, les savants allemands en majeure partie ne voulaient rien savoir de cette question réputée indigne ; ils niaient les faits, condamnaient la théorie, et cela, mal-

gré l'attitude encourageante de plusieurs écrivains célèbres, tels que : Emmanuel Fichte, Franz Hoffmann, Maximilien Perty et autres, qui me prêtèrent leur appui, tant en parole que par le fait en publiant des articles dans mon journal. L'entrée en scène de M. Zöllner a donné une nouvelle direction à cette controverse. Les matériaux que j'avais préparés pour la commission spirite, nommée en 1875 par l'Université de Saint-Petersbourg, matériaux qui consistaient dans la démonstration *ad oculos* de faits tangibles en la personne du Dr Slade, et qui ne furent point utilisés par ladite commission qui avait hâte de se dissoudre, ne tardèrent pas néanmoins à porter leurs fruits en Allemagne.

Lorsque le professeur Zöllner, par le fait de la réussite de ses premières expériences avec Slade voulut acquérir une plus ample connaissance en cette matière, il trouva, à sa satisfaction, tout ce qui lui était nécessaire, dans mes diverses publications. Plus d'une fois il m'en a témoigné sa gratitude ; la constatation qu'il fit de la réalité des phénomènes médiumiques produisit en Allemagne une sensation immense.

Bientôt après parurent les ouvrages du baron Hellenbach qui fut, en Allemagne, le premier chercheur indépendant dans cet ordre de phénomènes. Il fut bientôt suivi dans cette voie par un autre penseur distingué, le Dr Carl du Prel. D'ailleurs, depuis Zöllner la question spirite avait engendré en Allemagne toute une littérature.

En même temps les démonstrations publiques du magnétiseur hypnotiseur Hansen produisirent une révolution dans le domaine du magnétisme animal. Ces phénomènes niés et dénigrés systématiquement pendant un siècle furent enfin recueillis par la science ; les merveilles de l'hypnotisme, aujourd'hui reconnues dans toute leur réalité, préparent la voie qui doit conduire à l'acceptation des merveilles médiumiques.

Peut-être est-ce même à ce concours de circonstances que nous devons l'apparition du livre de Hartmann, car c'est précisément sur la théorie de la suggestion mentale en général et de la suggestion des hallucinations en particulier, que ce philosophe a basé une partie essentielle de son hypothèse.

Là aussi, mon humble travail préparatoire rendit de notables services, car c'est en majeure partie dans mes publications allemandes et dans mon journal *Psychische Studien* que Hartmann a puisé les faits qui lui ont servi pour formuler son jugement sur la question spirite. Il m'a même fait cet honneur de recommander mon journal comme particulièrement utile à l'étude de ce sujet.

Enfin, du moment que Hartmann insiste sur la nécessité de soumettre les phénomènes médiumiques à un examen scientifique et demande que le gou-

vernement nommé à cet effet des commissions scientifiques, je puis en toute confiance considérer mon activité en Allemagne comme ayant pleinement atteint son but ; j'ai toutes les raisons de croire que, du moment où une voix aussi autorisée se fait entendre pour proclamer la nécessité d'une pareille investigation, la question spirite fera toute seule son chemin en Allemagne. Il est donc temps que je m'efface pour consacrer le reste de mes forces à la continuation de mon œuvre en Russie.

Cependant, avant de me retirer, il serait peut-être utile que j'exposasse aux lecteurs de mon journal les raisons qui ne me permettent pas d'accepter sans réserves les hypothèses et les conclusions du Dr Hartmann, lesquelles doivent être d'une autorité très grande, non seulement pour l'Allemagne, mais pour le monde philosophique entier. Le motif qui m'y pousse ne provient aucunement de ce fait que le Dr Hartmann s'est décidé à prononcer contre l'hypothèse spirite ; pour le moment je considère le côté théorique comme placé au *second plan*, comme d'une importance secondaire et même *prématuré* au point de vue strictement scientifique ; M. Hartmann le reconnaît du reste lui-même lorsqu'il dit : « Les matériaux dont nous disposons ne sont pas suffisants pour considérer cette question comme mûre pour la discussion. » (*Der Spiritismus*, p. 14). Mon programme a toujours été de poursuivre avant tout la recherche *des faits*, pour en établir la réalité, suivre leur développement et les étudier, en tant que faits, dans toute leur prodigieuse variété. A mon avis, on passera par bien des hypothèses avant d'arriver à une théorie susceptible d'être universellement adoptée comme la seule vraie, tandis que les faits une fois bien établis, resteront acquis à jamais. J'ai énoncé cette pensée il y a de cela vingt ans, en publiant ma traduction russe de l'ouvrage du Dr Hare (*Recherches expérimentales sur les manifestations des Esprits*), en ces termes :

« La théorie et les faits sont deux choses distinctes ; les erreurs de la première ne pourront jamais détruire la force de ces derniers, etc. » (éd. all., p. LVIII). Dans ma préface à l'édition russe de W. Crookes, j'écrivais encore :

« Lorsque l'étude de cette question fera partie du domaine de la science, elle subira plusieurs phases qui correspondront aux résultats obtenus : 1° Constatation des faits spiritualistes ; 2° Constatation de l'existence d'une force inconnue ; 3° Constatation de l'existence d'une force intelligente inconnue ; 4° Recherche de la source de cette force, à savoir : se trouve-t-elle en dedans ou en dehors de l'homme ; est-elle subjective ou objective. La solution de ce problème constituera l'épreuve définitive, l'*experimentum crucis* de cette question ; la science sera alors appelée à prononcer le plus solennel verdict qui ait jamais été demandé à sa compétence. Si ce juge-

ment est affirmatif pour la deuxième alternative, c'est-à-dire si elle décide que la force en question dérive d'une source en dehors de l'homme, alors commencera le cinquième acte, une immense révolution dans la science et dans la religion (édition allem., pp. XI, XIII).

Où en sommes-nous actuellement ? Pouvons-nous affirmer que nous soyons au quatrième acte ? Je ne le pense pas. Je crois plutôt que nous sommes encore au prologue du 1^{er} acte, car la question, quant aux faits mêmes, n'est pas encore admise par la science qui ne veut pas les connaître ! Nous sommes bien éloignés encore de la vraie théorie, en Allemagne surtout, où la partie phénoménale de cette question est si peu développée qu'on y est totalement dépourvu de médiums possédant une force suffisante pour les exigences de l'étude expérimentale.

Tous les faits sur lesquels Hartmann base son argumentation ont été acquis en dehors de l'Allemagne ; M. Hartmann n'a même pas eu l'occasion de les observer en personne. Il est vrai qu'il a eu le courage très méritoire d'accepter les témoignages d'autrui, mais personne ne pourra nier que, dans cette question, les expériences personnelles soient d'une importance capitale. Bien plus, la limite où peuvent atteindre ces faits est loin d'être tracée ; leur expansion, leur développement sont lents mais constants ; ce que Hartmann en exige au point de vue de la critique doit encore être acquis.

Comme preuve que je ne tiens pas au triomphe exclusif de l'une ou de l'autre des hypothèses spirites, j'en appelle à ce fait : J'ai laissé à mon estimé collaborateur, M. Wittig, pleine liberté de publier sur les phénomènes en question ses idées personnelles qui tendent à en chercher l'explication dans la théorie psychique, plutôt que dans la théorie spirite.

Mais, tout en professant une parfaite tolérance à l'égard des diverses théories proposées, je ne puis garder la même attitude passive en présence de l'ignorance des faits, leur oubli, leur suppression, dès qu'ils ne paraissent pas être d'accord avec l'hypothèse émise. Celui qui désire être absolument impartial dans l'étude d'un problème aussi compliqué ne doit nécessairement jamais perdre de vue la totalité, l'ensemble des faits déjà acquis, mais, malheureusement, l'une des erreurs ordinaires que commettent les promoteurs d'une hypothèse, c'est qu'en voulant à tout prix donner raison à leur système ils oublient ou passent sous silence les faits qu'il s'agit précisément d'expliquer.

C'est dans cet ordre d'idées que je me suis vu forcé d'entamer une polémique avec M. Wittig, lequel poussa le développement de son hypothèse jusqu'à parler de la photographie d'une hallucination, ce qui est une flagrante *contradictio in adjecto*.

C'est probablement cette polémique que vise M. Hartmann lorsqu'il dit que M. Wittig n'a pu élever la voix pour la défense de sa théorie « que dans une lutte contre l'éditeur même du journal » (*Spiritismus*, p. 2). S'il y a eu lutte, elle n'a pas été engagée pour la défense de l'hypothèse même, mais pour la cause de la logique et de l'impartialité que l'on doit aux faits.

La critique de M. Hartmann est entièrement basée sur l'acceptation provisoire (conditionnelle) de la réalité des faits spirites, à l'exception des phénomènes de la matérialisation qu'il nie purement et simplement. Cette licence, à elle seule, ne pourrait être laissée sans réplique. Mais indépendamment de la matérialisation, il existe de nombreux faits qui ont échappé à la connaissance de M. Hartmann, ou sur lesquels il a gardé le silence, ou bien dont il n'a pas dûment apprécié les particularités. Or, je crois de mon devoir de présenter tous ces faits en faisant ressortir leur juste valeur. Je profiterai de cette occasion pour donner enfin les conclusions auxquelles je suis arrivé après de longues études sur ce sujet, conclusions que je n'ai pas publiées avant l'apparition de cet ouvrage. » ALEXANDRE AKSAKOF.

LA DOCTRINE CÉLESTE DE LOUIS XVII

(Suite) (1).

On fait dire par l'évangéliste Marc (XVI, 19) : « Le Seigneur Jésus fut élevé au ciel. » Par qui? Il y en a qui le font monter sur un nuage. Personne n'ignore aujourd'hui que les nuages qui se forment des vapeurs de notre terre, ne peuvent avoir une élévation de plus de quatre lieues au-dessus de nous. Cette fable convient à ceux qui considèrent la voûte éthérée comme leur ciel; quant aux autres, qui cherchent la vérité, ils ne la trouvent pas dans un moyen de transport appliqué à la vapeur qui se disperse par l'action du soleil, et que le soleil rend à la terre d'où elle émane.

Nous lisons de même dans l'évangile de Luc (XXIV, § 1) : « Jésus se sépara d'avec eux et fut élevé au ciel. » La conclusion qui me frappa par suite de mes réflexions, fut donc que si des gens qui n'ont jamais compris ce qu'est le ciel, parlent ainsi, leur témoignage ne peut offrir de garantie pour la vérité de l'existence d'autres faits, dont la réalité n'a de fondement que leur parole. En un mot je découvris tant de contradictions entre les quatre évangélistes, tant de non sens, tant de rapports incompatibles avec les caractères constitutifs de la vérité, j'ajouterai même tant de mensonges, que mon esprit refusa formellement de se soumettre à la doctrine

(1) Revue de janvier, page 31, 3^e alinéa, lire année 1794 au lieu de 1795; 7^e alinéa lire Charles-Louis et non Louis.

du Nouveau-Testament. Je me dis seulement : Si Jésus-Christ a réellement existé, tel qu'on le représente, adressant des reproches mérités au sacerdoce injuste des juifs, c'était alors un homme juste ; et son amour de la justice m'inspirait pour lui la plus haute estime. S'il fut crucifié, pensais-je encore, par l'ordre de ceux qui trompaient le peuple, son supplice n'a rien qui m'étonne ; une longue expérience m'avait démontré que les hommes dévorés du zèle de la justice ne rencontraient pas le bonheur ici-bas, surtout quand ils prêchent la saine morale que n'aiment pas à entendre les fourbes qui spéculent sur leurs impostures et vivent aux dépens d'autrui.

Un jour, je voulais vérifier si je ne m'étais pas trompé dans mes calculs antérieurs ; je repris à cet effet ma plume de circonstance et recommençai mon travail. Entièrement absorbé dans ce genre d'occupation, je ne m'étais pas aperçu que l'inspecteur des prisons, qui venait me visiter, se tenait derrière moi. Irrité de l'indifférence que je montrais pour tout ce qui se passait en dehors de moi, il s'écria : Que faites-vous là ? — Je calcule, répondis-je tranquillement, le temps qu'il faut pour monter au ciel. — Bah ! répliqua-t-il, personne ne peut le savoir. — Vous avez raison, répartis-je, mais croyez-vous que votre corps après la résurrection générale, doive monter au ciel pour y jouir de la vie éternelle ? — Certainement. — Eh bien ! ajoutai-je, si vous vouliez aussi rapidement qu'une balle d'arquebuse, c'est-à-dire de manière à traverser par seconde un mille allemand, vous auriez besoin de plus de quatorze mille ans ; et après avoir voyagé tout ce temps, vous n'auriez pas atteint le plus haut des soleils, et, arrivé au terme de ce voyage, vous ne découvririez point encore votre ciel imaginaire. — Quelle religion professez-vous donc ? me demanda cet homme ; il paraît que vous ne croyez pas en Dieu ? — Dieu et votre ciel, Monsieur, observai-je, sont deux choses bien différentes ; le premier existe, et le second n'a de réalité que dans la tête de ceux qui ne comprennent pas Dieu. — Et vous, vous, homme sans religion, le comprenez-vous ? Où est votre Dieu sans ciel ? — Pour moi, lui dis-je, Dieu est là où bien du monde ne le cherche pas ; apprenez-moi où est votre ciel et je vous indiquerai où est mon Dieu.

M. l'inspecteur se gratta la tête, et me quitta sans proférer une parole.

La nuit, suivant ma coutume, me trouva monté sur la fenêtre de mon cachot : l'apparition et la disparition des astres me constatarent de plus en plus le mérite de la doctrine de Bathe, et leur révolution réglée m'attesta de nouveau le règne du Tout-Puissant, qui les avait fixés là où ils se mouvaient chaque nuit de la même manière. Pourtant je lisais et relisais l'Evangile, et de plus en plus aussi je sentais battre mon cœur d'amour pour Jésus-Christ ; mais uniquement par l'effet d'une sympathie de sentiments qui fait qu'un homme s'attache à un infortuné, parce que ce dernier a suc-

combé victime des assassins qui l'ont immolé, pour cacher leurs crimes. Dominé par ces considérations, je mis l'Evangile de côté et l'observation des astres devint ma seule étude.

Pour ne rien perdre de mon application, je dormais pendant le jour et je veillais la nuit. Au fur et à mesure que je pénétrais par mes réflexions, dans l'immensité de ces œuvres infinies du Créateur, et que je suivais leurs cours si miraculeusement ordonnés, mon admiration allait en augmentant, et bientôt je me sentis invinciblement transporté d'une admiration sans bornes pour l'auteur de tant de merveilles.

C'était un livre qui manifestait à ma raison l'évidente existence de Dieu et l'infini de son incontestable sagesse. Dieu, souverainement parfait, n'avait pu sans but, tirer du néant tous ces prodiges de magnificence, ni cette terre non plus, qui n'est effectivement qu'un astre au milieu de ceux qui brillent d'un éclat si pur autour du monde, et qui sont vraisemblablement habités par des êtres dont nous ne saurions nous former une idée. En nourrissant dans mon idée de semblables sensations, j'osais presque demander compte à l'Éternel de ses incompréhensibles décrets, par rapport à l'homme que je n'apercevais jeté sur ce globe que pour y traîner péniblement une carrière d'angoisses. Dans cette désolante appréciation de notre destinée terrestre, je me proposais à moi-même comme un exemple vivant.

On fait dire aux évangélistes que Jésus-Christ avait fréquemment chassé du corps de l'homme des démons, dont plusieurs parfois, possédant simultanément un seul individu, agissaient de concert pour le porter au mal. Mes veilles nocturnes semblaient me ménager l'explication de ces passages des Saintes Ecritures, qu'au lieu d'entendre à la lettre, j'interprétais comme autant de paraboles.

Mon cachot occupait le troisième étage de l'établissement, et l'on emprisonnait des criminels de toute sorte dans les chambres qui l'entouraient. Dès qu'un nouvel hôte y prenait possession de son logement, aussitôt ses complices le circonvenaient, pour lui prescrire son système de défense devant la justice des hommes. Cependant l'instruction se faisait toujours dans un langage que je ne comprenais point : c'était le mode de communication adopté entre tous les détenus.

Les mots emblématiques circulaient de porte en porte, jusqu'aux recoins les plus éloignés de la prison, au travers de trous que les prisonniers avaient pratiqués dans chaque cloison qui séparait les divers lieux d'incarcération. Au moyen de cet ingénieux stratagème, dont ils n'usaient que pour se concerter sur leurs affaires, tous les habitants de la maison s'instruisaient de ce qui se passait entre eux.

J'avais acquis quelque connaissance du jargon des malfaiteurs et mon

aptitude à interpréter leurs termes d'argot me mit à même, durant mes nuits méditatives, d'approfondir l'homme et de peser sa justice. Les détenus savaient toujours se ménager les facilités de s'aboucher avec leurs complices, à l'extérieur de la prison, et ils s'accordaient ensemble sur les témoignages qu'il importait de rendre devant les juges. Sous l'influence de semblables artifices, sur la garantie du parjure de témoins qui abritaient leurs faux serments à l'ombre d'une réputation usurpée de probité religieuse, j'ai vu condamner l'innocence et absoudre le crime. C'est ainsi qu'on jurait au nom de Dieu, du Fils et du Saint-Esprit, par de viles considérations d'intérêt quelconque, que l'homme criminel était vertueux, et l'homme vertueux, criminel. Ha ! pensai-je péniblement en moi-même, voilà les esprits immondes dont parle l'Évangile ! Qu'est-ce donc alors que la justice de Dieu, qui permet que tant d'horreurs se commettent impunément ? Victime de ces manœuvres de l'impiété, précipité dès mon bas âge au fond d'une mer de douleurs, n'ayant à chaque pas de ma carrière rencontré que des abîmes, si mes ennemis m'accordaient un souffle pour respirer, c'était afin de m'étreindre un instant après par l'oppression de plus cruels tourments. Le présent n'offrait à ma résignation qu'affreuses misères à supporter ; et l'avenir ! pouvais-je l'envisager sans désespoir, livré comme je l'étais aux mains d'une puissance ténébreuse qui, sciemment et de dessein prémédité, rendait des arrêts au profit de la corruption et flétrissait la plus constante intégrité ? Qu'allais-je devenir, dans mon état actuel de misère et d'abandon, au milieu d'une société dont les seules pensées qui se reportassent sur moi n'étaient que des pensées de trahison et de colère ? Écrasée par l'amertume de ces réflexions, mon âme tomba dans une agonie mortelle ; sans force, sans espoir, sans aucun autre sentiment de vie en quelque sorte que celui de ma tristesse profonde, je me jetai sur mon grabat de paille où, malgré mon accablement, m'étant endormi, j'eus le rêve suivant :

Je vis entrer dans mon cachot mon juge d'instruction accompagné d'un être à figure hideuse, tous les deux portant une épée. Ils m'en remirent une également et me provoquèrent à me battre avec eux, mais à peine étais-je armé qu'ils se précipitèrent en même temps l'un et l'autre sur moi. Entièrement occupé à me défendre contre l'inconnu, je n'étais pas libre de faire face au juge qui, se tenant derrière moi, profita de l'avantage que lui donnait sa position pour couper la lame de mon épée à trois pouces au dessous de la garde. L'acier tomba à mes pieds, et j'entendis un éclat de rire satanique, semblable à celui qu'on dit être le rire des anges de l'enfer ; il m'annonçait le triomphe de mon adversaire. Mes deux assaillants s'éloignèrent alors, et le fracas avec lequel ils fermèrent la porte me réveilla. Bien convaincu que j'avais rêvé, je me rendormis aussitôt. Une nouvelle

vision vint encore agiter mes esprits. Cette dernière ainsi que les autres, ont-elles un sens prophétique ? je l'ignore, car les évènements de ma vie ne m'ont point procuré jusqu'ici l'interprétation des images que me représentent mes songes.

La porte de mon cachot s'ouvrit une seconde fois et j'aperçus y entrer le prince royal de Prusse qui, déposant entre mes mains une épée magnifique, me dit : Accepte cette épée, on ne te la brisera pas aussi perfidement que la première. Je voulus le remercier, mais le mouvement de mon corps me réveilla. Alors l'espérance, qu'on me permette de me servir de cette figure qui est la béquille de l'infortune, redonna de la vie à mon âme car je m'étais adressé au prince royal pour mes affaires, par un jeune homme du Palais de Justice qui m'avait rendu ce service.

Peu de temps après, je fus enfermé dans une maison de correction, sans avoir subi aucun jugement ; « par le seul motif que j'avais eu l'imprudence de dire que j'appartenais à l'auguste famille des Bourbons ». Qu'on s' imagine, si l'on peut, la nature des sensations que moi, fils des Rois de la terre, je dus éprouver lorsque je me vis ainsi confondu, au milieu de la corruption et des crimes, dans la société d'êtres qui sont un objet de dégoût pour le monde ! je me figurais être descendu en réalité au centre de l'abîme infernal. Il y avait dans cet établissement une église destinée aux détenus, et tous étaient obligés de s'y rendre le dimanche pour assister à l'office. Un prédicateur ne manquait jamais de développer quelques passages de l'Écriture Sainte ; il s'étudiait à peindre l'énormité des péchés de ceux qui dérobaient le bien d'autrui ou qui se rendent coupables d'autres iniquités au préjudice du prochain. Au cours d'un sermon fastidieux, il forçait et défigurait tellement le sens du texte évangélique qui en faisait la matière, que les malheureux prisonniers avaient à subir les regards dédaigneux des habitants de la ville qui se pressaient en foule à ces réunions comme à un spectacle. Combien n'y en avait-il point, parmi ces curieux, qui par des actes coupables non recherchés, s'étaient plus ou moins rendus dignes des peines infamantes dont on avait flétri ceux qui étaient gratuitement exposés à la honte publique ! Je me demandai souvent en quoi de pareilles démonstrations religieuses, qu'on travestissait en scènes de scandale, pouvaient être agréables à Dieu, à Dieu miséricordieux ! Un jour, à la fin du discours du ministre, les assistants célébrèrent la fête de la commémoration de Jésus-Christ. Les hypocrites qui, par leur attitude indécente avaient insulté aux droits sacrés du malheur, et je range parmi eux les supérieurs aussi bien que leur famille, prirent part au banquet d'amour en mémoire du Seigneur qui, lui, n'avait pas condamné les pécheurs. Le prêtre, ensuite, distribua les restes de la table sainte aux impies pour qui l'on n'avait eu auparavant que des signes de mépris.

Immédiatement après cette communion, méconnaissant plus indignement encore les exemples de justice et de charité donnés par Jésus-Christ, ainsi que les commandements de Dieu, nos maîtres profanateurs firent fouetter une femme de cinquante ans, parce qu'elle avait secrètement assisté son mari qui, séparé d'elle, était relégué dans une autre partie de la maison. Le mari lui-même n'échappa pas à la brutalité de cet ignoble châtement. L'un et l'autre expièrent un crime qu'ils n'avaient point commis, et dont il répugnait à la raison de les supposer un moment coupable. *(A suivre.)*

UN MÉDIUM GUÉRISSEUR

— « Toutes les ordonnances de Dieu sont fidèles et fermement établies, « conques éternellement dans la vérité et dans la justice.

« Ferme et confiant en Dieu, il n'a rien à craindre des bruits injurieux ; il « a répandu sur les pauvres les dons qu'il a reçus du ciel ; son nom subsistera éternellement ; sa gloire et sa puissance croîtront de siècle en « siècle ; inébranlable, il contempera ses ennemis abattus : ils le verront et « en seront irrités, ils grinceront des dents et sècheront de dépit : mais leur « désir périra avec eux. »

Ces paroles du roi prophète, élucidées pour la circonstance, ne semblent-elles pas s'appliquer au Spiritisme. Oui, certes, ces paroles font allusion à tous ceux qui souffrent ici-bas pour la vérité et pour la justice. Pendant vingt ans depuis 1873, n'avons-nous pas, en Belgique, assisté à l'émouvant spectacle d'un médium guérisseur constamment pourchassé comme une bête fauve par les gendarmes et par la mente des agents de police, à l'instigation de certains médecins qui, par orgueil, se montrent plus intolérants et plus infailibles que le pape lui-même.

M. Boëns (car c'est bien de lui qu'il s'agit) est sorti victorieux de ce combat à outrance de vingt ans. Après avoir subi une condamnation à Nivelles, une condamnation à Liège et trois condamnations à Charleroi, lieu de sa naissance, il fut en dernier lieu acquitté et réhabilité par le tribunal correctionnel de Bruxelles.

Des médecins de l'arrondissement de Bruxelles avaient adressé contre lui, au parquet du procureur du roi, une plainte fulminante on ne peut plus chargée. On l'accusait de tous les forfaits. — « Ah ! cette fois, nous le tenons, il ne nous échappera pas, le tribunal enfin va nous en débarrasser définitivement, disaient-ils ». — Pauvres gens ! vous comptiez sans votre hôte.

Dieu veille !... Mais chose étrange et curieuse, à chaque condamnation,

M. Boëns obtenait sa grâce : les tribunaux de son pays le condamnaient et son roi le graciait. Le roi Léopold, sans le savoir, devenait ainsi, sous la main de Dieu, l'appui et le protecteur du Spiritisme.

En 1880, la Belgique voulant célébrer avec éclat le cinquantième anniversaire de son indépendance, avait organisé une exposition nationale sous le patronage du roi. Naturellement Léopold II se montrait fier de cette exposition qui lui faisait voir combien les Beaux-Arts, l'Enseignement, l'Agriculture, l'Industrie et le Commerce de son petit royaume avaient prospéré sous le règne de son père et sous le sien qui durait encore. Aussi le voyait-on chaque jour s'entretenir familièrement avec les exposants.

M. Boëns était au nombre des exposants ; son installation consistait en ses appareils électro-magnétiques curatifs. Un jour le roi, faisant sa tournée habituelle, vint à lui : « Monsieur, lui dit-il, vous me feriez plaisir de me dire en quoi consiste votre système ? Vous employez vos appareils dans le cas des névroses, de la goutte, des rhumatismes, de la paralysie ? — ...Et dans bien d'autres cas, Sire... — Puis un moment après M. Boëns reprenait tout ému et sans guère savoir ce qu'il disait : « N'est-ce pas, Sire, que tout cela est bien édifiant ? — Oui, répondait le roi, comme sortant d'un rêve, oui, je comprends, c'est pourquoi j'adresse mes vœux à Dieu, afin qu'il daigne continuer à vous protéger et à bénir votre entreprise. — Merci, Sire. »

Maintenant prouvons par des faits l'origine de la mission humble et bien-faisante de notre médium.

Au tribunal correctionnel de Charleroi, le président demandait à un témoin : « M. Boëns a traité votre mari ? »

LE TÉMOIN. Non, Monsieur le Président, il l'a guéri seulement.

LE PRÉSIDENT. Comment?... Je ne comprends pas ; expliquez-vous plus clairement.

LE TÉMOIN. Eh bien, mon mari souffrait horriblement d'un rhumatisme à la jambe. Les médecins qui furent appelés ne firent qu'augmenter le mal ; M. Boëns l'a guéri instantanément.

LE PRÉSIDENT. Par quel moyen ?

LE TÉMOIN. M. Boëns me demanda du linge propre, en enveloppa la jambe de mon mari.

LE PRÉSIDENT (*en ricanant*). Ah ! en vérité, voilà un moyen expéditif de guérir ! ha, ha, ha !

Il va sans dire que les rieurs furent de son côté.

LE PRÉSIDENT continuant : Et combien M. Boëns vous a-t-il fait payer cette guérison miraculeuse ?

LE TÉMOIN. Rien, rien, absolument rien, excepté cependant que M. Boëns

me fit remarquer qu'une pauvre femme, ma voisine, marchait nu-pieds ; il me pria de lui acheter une paire de sabots. C'est ce que je fis de bon cœur et avec beaucoup de plaisir, Monsieur le Président. (On se regardait avec étonnement.)

LE PRÉSIDENT. Allez vous asseoir.

A Chappelle-Herlaimont, où habitait alors notre médium, la mère d'un jeune charbonnier, Hubert Duvivier, arriva tout effarée devant la porte de M. Boëns, et probablement intimidée à la vue du monde qui se trouvait dans la maison (des dames françaises et des dames russes y étaient en ce moment), ne dépassa pas le seuil de la porte ; de là, moitié français, moitié palois, elle s'écria : « Barella et Copin, les médecins de no charbonnage, viennent après demain, vendredi, coper l'pi de no fils Bebert ; faut-il les lèi fé ? » — M. Boëns lui dit : « Vous le voyez, Marie, je suis occupé avec ces dames, dans une demi-heure je serai chez vous ».....

« Allons, mon ami Bebert, me voici, qu'as-tu ? — Oh ! Monsieur, voyez comme Barella et Copin ont charcuté mon pied ! — En vérité, mon garçon, ils ont pratiqué là deux fameuses incisions jusqu'à l'os. Mais vois-tu, Bebert, c'était pour se rendre compte de la nature de ton mal. — Oui, mais ils ont dit que la gangrène gagnait, qu'il fallait absolument opérer le plus tôt possible : ils sont donc convenus de faire l'amputation après demain, vendredi.

Notre médium, après s'être recueilli, dit au père Duvivier : Si vous voulez me promettre de vous opposer énergiquement à la décision de messeigneurs les médecins, je guérirai immédiatement votre fils : dans neuf jours, vendredi en huit, nous irons tous ensemble faire une petite promenade au cabaret.

— Je vous le promets, je vous le jure ! s'écrie le père rempli de foi et de confiance.

Au même instant, notre médium toucha du doigt le pied malade et l'enveloppa d'un linge propre. Aussitôt les chairs mortes et froides du pied reprirent de la vie ; les douces effluves d'un fluide bienfaisant enveloppèrent le patient et le pénétrèrent. On ne sait quoi de divin ranima tout son être. Sous cette action puissante la corruption engendrée par la maladie du pied tomba, liquide, sur la chaise de bois où reposait le pied du malade. Il était guéri !

Le pauvre garçon, tout étonné de ce qui lui arrivait, se leva, parcourut la chambre et dit d'une voix émue : Je suis guéri, merci, merci, mille fois merci, Monsieur Boëns !

Non, pas ainsi, Bebert, pas ainsi, mon garçon ; tu vois bien que je ne suis ici que l'instrument du bon Dieu, c'est donc à lui seul que tu dois adresser les remerciements.

L'heure indiquée pour l'amputation étant arrivée, il était 10 heures du matin, on vit M. Copin, médecin en chef des charbonnages de Marimont et de Bascoup descendre de voiture devant l'humble chaumière de Duvivier.

C'est Copin qui vin coper l'pi d'Bebert, l'pov'garçon ! disent les charbonniers qui se trouvent dans les environs et expriment ainsi leur pitié.

Le charbonnier qui, pour suffire aux besoins de ses semblables risque sa vie en s'en allant à quatre cents mètres sous terre extraire le noir charbon, possède des qualités précieuses sous les dehors d'une enveloppe grossière : c'est un métal précieux dans sa gangue.

Cependant M. Copin entra chez Duvivier, et sans autres cérémonie (à quoi bon), jeta sur la table : trousse de chirurgien, linge, charpie, enfin tout l'attirail nécessaire à une amputation.

Sans dire mot il rangeait ses instruments, déchirait le linge, faisait des bandes...

— Mais que faites-vous donc là, Monsieur Copin, lui dit le frère du père du jeune homme qui arrivait de Carnières pour s'opposer à l'opération.

— Mais !... mais, est-ce que ça te regarde, toi, lui répond trop vivement le médecin.

— Comment !... comment, cela ne me regarde pas ? mais bien plus qu'à vous, Monsieur ; ne suis-je pas l'oncle et le parrain de cet enfant ? Non, Monsieur, vous ne couperez pas le pied de mon neveu !

Le médecin décontenancé et stupéfait d'une pareille opposition jeta sur le père un coup d'œil interrogateur.

— Non, Monsieur, vous ne couperez pas le pied de mon fils ! répéta le père en ajoutant : *D'ailleurs voyez, Monsieur, il est guéri.*

— Allons, bonhomme, tu deviens donc fou ? Je te dis moi, foi de médecin, que sans amputation, il faut que ton fils meure ; la gangrène gagne, il est temps de se dépêcher.

— Mais il est guéri !... mais il est guéri, répétèrent à l'envi l'oncle et le père.

Si la gangrène gagne chez Bebert, la colère aussi commence à gagner chez le médecin, obstiné qu'il est de ne pas vouloir se déjuger en examinant le pied du malade. Mais ces mots répétés : *il est guéri, il est guéri*, se faisant continuellement entendre à ses oreilles, l'agacent, l'irritent de plus en plus ; arrivé au paroxysme de la fureur il jette aux vents un juron formidable, ramasse son bagage chirurgical et en sortant prononça ces paroles menaçantes : « Duvivier !... tu l'en repentiras, je le jure !... N'aie plus jamais besoin de moi !... » A ces mots il monta en voiture, fouetta le cheval qui s'élança et court encore....

Huit jours après M. Boëns et Bebert se promenaient ensemble dans les rues de Chapelle.

Ainsi finit la comédie, diront nos antagonistes en riant sous cape. — Comédie soit ! Mais qu'il nous soit permis, Messieurs, de vous faire remarquer que dans cette comédie, si comédie il y a, vos personnes s'y montrent tellement entichées et tellement infatuées de pédantisme, qu'elles vont jusqu'à rendre la science responsable de leur infailibilité : la science a parlé, la science ordonne, disent-ils d'un ton doctoral.

Mais la vraie science n'ordonne pas, Messieurs, elle cherche. Et quand elle a trouvé, elle ne pousse pas le fameux cri : Euréka ! d'Archimède ; simple et modeste, elle se borne à dire avec ses vrais adeptes : « Nous ne disons pas que c'est possible, nous disons que cela est ».

Ici, sur la scène de la vie où se jouent ces soi-disant comédies, nous vous prouvons la vérité d'un fait par un nombre suffisant de témoins oculaires, tandis que vous ne nous opposez que votre dédain, vos sarcasmes et vos dénégations. Abandonnez de bonne grâce ces armes ridicules et dites que cela est, puisque vous ne pouvez démontrer le contraire. Quittez cette opposition systématique si peu digne, si peu honorable pour vous, Messieurs.

Nous serions si heureux de pouvoir vous entraîner dans le courant irrésistible de cette vérité pleine de charmes et en même temps si chère aux vrais savants ! Nous sommes de bonne composition et n'hésitez pas, venez franchement à nous pour chercher ensemble à déchiffrer ce livre divin de la nature, où sont consignées les lois morales et les lois physico-chimiques qui régissent l'infini des mondes habités.

L'infini des mondes habités ! vous récriez-vous. Oui, l'infini des mondes habités, et pourquoi non ? Cela n'est plus une hypothèse, mais une vérité que la science est bien près de démontrer, que le Christ a fait pressentir par ces paroles : *Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père.*

Venez donc à nous, Messieurs, et daignez suivre notre raisonnement en montrant un peu plus de bonne grâce et un peu moins de mauvaise volonté, nous vous en conjurons au nom même de la vérité et de la justice que votre incrédulité nous oblige à vous démontrer malgré l'évidence des faits.

Vous n'êtes jamais allés à Rome, dites-vous, et cependant vous dites que Rome existe ; vous n'avez pas assisté à la bataille de Waterloo et cependant vous êtes certains que la bataille de Waterloo a eu lieu. En cette occurrence votre foi éclairée devient une certitude dans votre esprit ; votre conviction est faite, parce que la vérité d'un fait est prouvée par un nombre suffisant de témoins oculaires.

Puisqu'il est bien compris, bien établi que la vérité de ces trois faits identiques dans l'espèce, est bien prouvée (guérison instantanée, Rome et bataille de Waterloo), pourquoi n'en admettez-vous que deux (Rome et

bataille de Waterloo) et rejetez-vous l'autre (guérison instantanée)? pourquoi cette inconséquence, ce siège fait, ce parti pris de nier des vérités aussi simples et aussi évidentes par elle-mêmes?

En vérité il y a un au-delà de fin de siècle, où viendront non sans troubles échouer les épaves de vos corps sans âme, de vos dogmes erronés, de vos systèmes, de vos théories fausses ou imaginaires, mais surtout de vos doctrines subversives dont les arguments malsains poussent celui qui vous écoute, vers le vide du scepticisme et du néantisme.

Nous pourrions nous étendre davantage à ce propos, mais les digressions les plus courtes étant les meilleures, nous continuons notre récit.

Notre médium est appelé à Couvin, chez M. R... Abandonné à son malheureux sort par les médecins, M. R... souffre cruellement d'une maladie de l'épine dorsale qui l'a entièrement paralysé. Est-ce une punition? En d'autres termes est-ce une maladie de cause morale? Notre médium le sait; il nous suffira de dire que, dans ces cas de maladie de la moelle épinière, M. Boëns emploie toujours avec succès son système d'hydro magnétisme curatif. Le patient est d'autant plus confiant qu'un vieux médecin de ses amis, lequel ne pratique plus depuis longtemps, l'encourage en lui disant que le traitement qu'on lui fait suivre est le seul qui puisse le guérir. Tout ici va pour le mieux.

Notre médium se rend régulièrement chaque semaine à Couvin, par chemin de fer; de Couvin à Charleroi on change de train à Mariembourg, mais comme les trains ne coïncident pas, les voyageurs pour Charleroi sont souvent obligés d'attendre là, des heures entières.

Un jour, notre médium revenant de Couvin et mêlé à la foule des personnes qui attendaient, vit, se faisant passage dans la foule, un jeune homme portant sur ses épaules un camarade qui poussait des cris déchirants; c'est, dit un voisin de notre médium, un jeune milicien qui ce matin avec ses camarades, en buvant, chantant, riant, criant, courant, dansant, sautant et commettant mille autres extravagances, comme d'ailleurs cela se pratique chaque année en ce jour de mardi-gras et de tirage au sort, s'est fait une entorse; et par suite il s'est foulé le pied, en s'obstinant à vouloir continuer quand même à gambader; son camarade cherche un médecin qui est introuvable.

En entendant cela, M. Boëns mù par un sentiment de charité, s'approcha du souffrant avec la ferme volonté de le guérir. — Oh! ne me touchez pas!... ne me touchez pas! s'écria celui-ci. — C'est un médecin peut-être, laisse-le faire, lui dit-on.

Notre médium mit la main sur le pied blessé et parla ainsi: — Jeune homme, remets ton soulier et va rejoindre tes camarades: tu es guéri!

Le jeune homme, hors de lui-même, ouvrait de grands yeux sur celui qui venait de le guérir, et s'appuyant sur son pied, il s'écria d'un ton presque comique : Hé bien oui, je ne souffre plus ! Hé bien oui, je puis me rechausser ! (Il remit son soulier.) Hé bien oui, je puis marcher ! Et sur ce il fendit la foule et disparut.

Ainsi finit la comédie, diront encore nos incrédules ! Spirites convaincus, nous nous inclinons devant le fait significatif et brutal.

Le médium était le point de mire de la foule étonnée. Le voici ! le voici celui qui l'a guéri, clament-ils. M. Boëns eut voulu disparaître comme venait de le faire le jeune milicien, mais il aperçut à ses côtés le jeune homme qui venait avec sa mère, le remercier et lui témoigner leur reconnaissance.

Dites-moi s'il vous plaît, Monsieur, combien je vous dois pour avoir guéri mon fils ? — Rien Madame, rien, absolument rien ; seulement, faites-moi l'amitié d'accepter, vous et votre fils, un verre de bière au cabaret voisin, je meurs d'envie de sortir d'ici.

Comprenant ce dont il s'agissait la mère et le fils, jouant du coude, eurent bientôt ouvert un passage et nous arrivâmes, sans encombre au cabaret tant désiré, heureux d'échapper à la manifestation improvisée de cette foule enthousiaste.

La semaine suivante arrivé chez M. R..., celui-ci dit : « Monsieur, j'ai été émerveillé d'apprendre l'acte charitable que vous avez accompli à Marienberg, mardi dernier à votre retour d'ici. Tout le monde en parle dans la contrée, personne n'en connaît l'auteur ; j'ai pensé que c'était vous. — Oui, c'était moi, faites-moi le plaisir de n'en plus causer. »

Jean Coutelier, de Gouy-le-Piéton, est un pauvre manouvrier de ferme ; depuis deux ans il a une plaie à la jambe et demande en grâce qu'on le tue pour terminer ses souffrances. — « Viens donc avec moi trouver M. Boëns », lui dit souvent sa femme. « A quoi bon, Marie, il n'est pas plus malin que les autres : non, non, il ne peut rien à mon mal ! » Et le malheureux continue à souffrir.

Cependant il a des voisins charitables qui viennent souvent lui apporter toutes sortes de douceurs, rien ne peut amoindrir les maux cuisants qu'il endure. Dans les accès terribles de ses cruelles souffrances, il redit sans cesse : « O mon Dieu ! guérissez-moi ou faites-moi mourir ! »

« Jean, écoute-moi bien, lui dit un de ses bons amis, va trouver M. Boëns et sois certain qu'il te guérira, tu sais combien il est bon et charitable ; va le voir demain avec Marie ». Sa femme aidant il y consentit.

Le lendemain, ils s'entretenaient en me quittant, il semblaient heureux de se communiquer leurs impressions et leurs pensées. — « Sais-tu bien,

Marie, que c'est avec sa main que ce monsieur m'a guéri.» — « Oui-da, et comment ça, Jean? — Hé bien, Marie, depuis qu'il a mis sa main sur la plaie de ma jambe, je ne souffre plus. — Bien vrai, dit-elle? — Oui, Marie, et je sens depuis un travail doux et bienfaisant qui se fait dans ma jambe. — Tu es guéri, Jean! Que Dieu en soit loué! J'ai prié là pour toi vois-tu, et M. Boëns a offert mes prières à Dieu et Dieu fidèle à ses promesses les a exaucées ». Ainsi tout s'explique; c'est au nom de Dieu qu'il guérit. Oui Boëns remplit sa mission de justice et nos braves gens arrivèrent à la porte de leur chaumière; chacun savait d'où ils revenaient. L'esprit de justice implantera ce mode de guérison dans nos mœurs!!!

Que notre médium doit être satisfait, dira-t-on; oui il fait des heureux parmi ces pauvres deshérités de la terre, sans doute, mais ici-bas il n'est point de roses sans épines, et si nous savions d'où viennent les épines, nous ne savions pas d'où viennent les roses.

Si nous ne pouvons aller à Dieu que par la charité et la justice, soyons justes et charitables si nous voulons que Dieu nous seconde. De la charité, encore de la charité, toujours de la justice; hors d'elles point de salut. Tel est le précepte et la conséquence de ce que vous venez de lire, chers frères en spiritisme.

Si donc vous vous sentez inspirés, comme le fut Marie Coutelier, vous n'hésitez pas à reconnaître avec elle l'origine supérieure de la mission des médiums guérisseurs; leurs faits et gestes sont significatifs car des aveugles voient, des sourds entendent, des boiteux guérissent, des paralytiques marchent; un père est rendu à sa famille, une mère à ses enfants, un enfant à sa mère!

Aussi M. Boëns se rendait-il avec bonheur partout où l'appelait sa mission, soit à Charleroi, soit à Liège ou à Bruxelles; partout une foule de malades lui demandaient leur guérison!

Tour à tour il a été à Marmande, à Bordeaux, à Grenoble, à Sèvres, à Saintes, à Paris, à Odessa; en communion de pensées avec ses frères de France et de Russie. Il répond à leur appel par des actes qui les étonnent; et ces actes de guérison donnant une telle autorité à sa parole qu'ils facilitent la propagande de notre doctrine bienfaisante.

Des groupes spirites se sont formés dans le pays de Liège, dans le bassin du centre et dans celui de Charleroi; Boëns, doux et humble de cœur, plein de zèle et d'amour se multipliait, il prêchait d'exemple, et comme le Christ, il n'a pu être prophète dans son pays! Il est venu parmi les siens, mais les siens ne l'ont point reçu.

Finissons par le résumé d'une cinquième cure; chères lectrices et chers lecteurs, si nous n'avons pu échauffer votre âme au récit de ces guérisons,

ni la toucher, ni l'émouvoir et la rendre attentive, qu'au moins il reste à M. Boëns le mérite d'en avoir eu l'intention.

A Luttre, un jeune ouvrier nommé Adam s'amusait un dimanche à jouer aux quilles avec ses camarades, quand traversant le jeu, une boule lancée par un bras vigoureux, l'atteignit à la tête et l'étendit raide sur place. Ses yeux étaient injectés, le sang s'échappait par les oreilles. Un médecin constata la blessure comme mortelle et c'en était donc fait, plus d'espoir de le sauver ! On le transporta chez son père, à la grâce de Dieu, abandonné et sans connaissance. Trois jours après, M. Boëns appelé vint le rappeler à la vie, en prouvant encore une fois la puissance de sa médiumnité guérissante.

Ne croyez point que ces guérisons soient isolées ; elles se comptent par milliers : chaque jour est marqué par des cures plus ou moins merveilleuses. M. Boy, de Marmande et M. Tavau, de Saintes, pourraient affirmer cette vérité. M. Tavau, nouveau Saint Thomas, veut voir pour croire : il veut savoir si notre médium est à la hauteur de sa réputation, si les cures obtenues par sa médiumnité sont réelles et simplement relatées. Il partit de sa province pour la Belgique, et une liste à la main il parcourut le bassin de Charleroi, s'y livrant à une enquête sérieuse. Trois jours après il rentrait en France, heureux du résultat de ses démarches.

Puisse-t-il longtemps encore propager les paroles consolantes qu'a fait naître en lui son heureux voyage en Belgique.

« Oh Dieu ! que tu es grand dans les œuvres ! que sommes-nous donc pour que tu daignes visiter le corps du fils de l'homme, corps mis en mouvement par une âme qui vient de toi, qui est ton œuvre et à l'aide de laquelle le monde se transforme, à l'aide de laquelle règnera la justice vraie, la fraternité réelle. »

M. Boëns répond aux lettres qu'on lui adresse, mais ne reçoit pas chez lui, il reste :

Rue de l'Aube, 31, à Bois-Colombes (Seine).

C'est un homme à cheveux blancs, très respectable et très digne, que notre ami M. Boëns ; M. Taveau de Liensaint (Seine-et-Marne), le visita il y a bien des années, en certifiant sa bienfaisance et ses cures médianimiques.

D'autres personnages ont tour à tour fait le même constat.

LE DILEMME DU PRÉDICATEUR

Il y a quelques mois un certain nombre des principaux pasteurs d'une ville de l'Est (Amérique) discutaient entre eux sur le Spiritualisme au dedans et au dehors de l'Église. L'un d'eux dit à son voisin : Qu'allons-nous faire ? Notre Église est infestée de cette doctrine, elle est comme mangée des vers. Plusieurs de nos membres assistent régulièrement aux séances, et quelques-uns avouent ouvertement qu'ils croient à la communication des esprits des morts avec la terre.

« Eh bien » ! s'écria l'un des plus éminents prédicateurs, « pourquoi ne faites-vous pas un sermon retentissant contre le Spiritualisme, dans lequel vous admonesteriez sévèrement ceux de vos membres qui suivent les séances ?

« Je n'ose pas », répliqua le premier interlocuteur. « Dernièrement je me suis entretenu avec un de mes diacres dont la femme est morte il y a environ une année. C'est un de mes amis et j'ai cru pouvoir le consulter confidentiellement. Je lui ai dit que j'avais appris que plusieurs personnes de notre Église, non seulement assistaient aux séances, mais invitaient des médiums chez eux et entraînaient leurs familles dans l'erreur — si c'est une erreur. Alors je lui demandai ce que je devais faire ; et que croyez-vous qu'il m'ait répondu ?

Il me dit que je ferais mieux d'assister moi-même à quelques-unes de ces séances et que, après une investigation sérieuse, je serais mieux qualifié pour juger de la vérité ou de la fausseté de la chose. Pour le moment, disait-il, il ne me croyait pas capable d'avoir une opinion correcte sur ce sujet. Il ajouta : « Si vous étiez un général et qu'une troupe de soldats s'approchât de votre camp dans l'obscurité, ouvririez-vous vos batteries sur eux avant de savoir qu'ils sont des amis ou des ennemis ? Ou si vous saviez qu'un ennemi s'approche, dans le but d'attaquer vos retranchements, et que vous puissiez avoir la chance d'aller dans son camp, en toute sécurité, pour vous informer de son nombre et de ses ressources, seriez-vous assez fou pour ne pas le faire ? Eh bien ! si le Spiritisme est un ami de la vérité, l'Église devrait le découvrir et s'en servir, comme de la dynamite, car on dit qu'à la première explosion il brise les plus dures têtes de sceptiques, et qu'ils reviennent de la première séance ébranlés et tout prêts à confesser pour la première fois qu'ils croient à l'immortalité de l'âme. D'un autre côté, si c'est un ennemi, le meilleur plan à son égard est d'explorer ses travaux, de découvrir ses points faibles, en sorte que, si vous avez à le combattre, vous sachiez où frapper. Le raisonnement me parut si logique que je fus forcé de l'accepter. Je lui demandai alors comment je pourrais réussir à

pénétrer dans un de ces cercles enchantés, et à étudier, sans courir le risque d'être mis moi-même au ban de l'Eglise. Que je consentisse à cela, bon, mais on ne pouvait me demander de m'avancer trop hardiment. Il reprit : « Venez dans ma maison ce soir et vous assisterez à une séance en toute sécurité. » Ces paroles furent comme un coup de tonnerre éclatant dans le ciel bleu. Je n'avais jamais soupçonné le diacre Brown de commettre la faute d'avoir affaire avec le spiritualisme. « N'ayez pas peur, pasteur, je n'ai jamais eu l'intention de vous faire un secret de cela, j'attendais seulement une occasion d'aborder la question, et maintenant je vais vous dire ce que j'ai appris par rapport à cette chose qui s'appelle le Spiritualisme. En premier lieu c'est qu'il contient une grande vérité et, sous certains rapports, ne diffère que peu du simple christianisme. Nous, chrétiens, croyons que l'âme est immortelle, les spiritualistes non seulement le croient aussi, mais ils le *savent*. Comment ? me demanderez-vous ; je vais vous le dire. Vous savez que j'ai perdu ma femme bien-aimée, il y a une année. C'est vous qui avez prononcé le discours. Après les funérailles, ma petite famille et moi nous rentrâmes au logis courbés sous un chagrin qui semblait dépasser ce que la nature humaine peut supporter. Je vous avouerai maintenant que malgré l'éloquence avec laquelle vous m'aviez présenté les consolations de la religion chrétienne, mon cœur était désespéré et des pensées de révolte s'élevèrent dans mon esprit et semblaient prêtes à éclater en paroles amères. Naturellement le temps adoucit un peu mon désespoir. J'espérais bien que ma femme était vivante et que je la reverrais un jour, mais ce n'était qu'une espérance. Puis la pensée de cette demeure lointaine de l'âme, ce pays d'où aucun voyageur ne revient, était quelque chose de trop insaisissable pour mon triste cœur. Ainsi la douleur continuait à habiter mon foyer lorsque, il y a deux mois environ, tandis que j'arpentais mon jardin le soir au crépuscule, une impulsion irrésistible me poussa à me rendre à une séance où je savais que quelques-uns de mes amis devaient aller ce soir-là. Me rendant à peine compte de ce que je faisais, je pris mon chapeau et ma canne, et me voici me dirigeant vers la maison d'un médium qui, pour le dire en passant, est la femme de l'un des premiers commerçants de notre ville. Mes amis étaient déjà arrivés et la séance commença aussitôt (il n'y avait ni cabinet obscur ni rien de ce genre). La chambre était suffisamment éclairée pour que tous les objets qu'elle contenait fussent visibles, et je reçus un message de ma femme qui me dit que c'était son esprit qui m'avait poussé à venir ce soir-là. Mais je pensais que qui que ce soit aurait pu dire cela. Alors des coups retentirent et, au moyen de l'alphabet, le message suivant fut donné : Oui je sais que qui que ce soit pourrait dire cela, mais si vous voulez avoir une séance à la maison, avec Emma et

Sarah seulement, je viendrai et je vous convaincrail. De retour chez moi je racontai à mes filles ce qui s'était passé et ce qu'on m'avait dit. Elles me regardèrent avec stupéfaction. Le soir suivant nous eûmes la séance, et comme nous n'obtinmes rien, mes filles me dirent : « Je vous l'avais bien dit. » A la séance suivante nous eûmes des coups, et ces paroles : « Ayez patience, » furent épelées. Le lendemain soir nous reçûmes un long et tendre message, et mes filles commencèrent à prendre intérêt à la chose. Le développement se fit graduellement et nous étions très fiers. Jeudi dernier, Mlle X..., un médium à matérialisation, vint chez nous. Dans un de ses messages ma femme nous avait dit que, si nous pouvions avoir ce médium, elle essaierait de se matérialiser. Mlle X... vint seule, elle tenait seulement un petit chien griffon dans ses mains. Nous examinâmes les portes ; je laissai tomber les portières entre les deux chambres de façon à en laisser une dans l'obscurité. Dans la chambre où nous étions le gaz fut baissé, pour n'avoir qu'une lumière douce.

Tous les objets étaient parfaitement visibles. Nous restâmes en séance pendant quelque temps puis, tout d'un coup, les portières se séparèrent et une main apparut. Je la saisis et je vis que c'était la main de mon père qui était mort quelques années auparavant. Le signe de reconnaissance était un doigt estropié et une bague avec un cachet portant le monogramme de mon père. Il avait été enterré avec cette bague parce que son doigt était trop courbé pour qu'on eût pu l'enlever. Le médium était assis près de moi, en pleine lumière, sans être inconsciente, et elle me dit que le propriétaire de cette main désirait savoir s'il était reconnu. Je répondis que je savais que c'était la main de mon père et que je reconnaissais fort bien sa bague. Mes filles s'en souvenaient aussi, quoiqu'elles ne fussent que des enfants lorsque mon père mourut. La main saisit la mienne puis se retira. Un instant après ma femme ouvrit le rideau et apparut à notre vue. Mes deux filles s'écrièrent d'une voix : « Oh ! mère », et je la reconnus parfaitement.

« Telle fut l'histoire du diacre Brown, et maintenant, Messieurs, que devons-nous faire » ?

Après une longue discussion pour et contre (n'oubliez pas que ces messieurs étaient au-dessus de la moyenne pour l'intelligence et la largeur de caractère), la majorité pensa que ce qu'il y avait de mieux c'était de faire une enquête ; il va sans dire que la curiosité n'était pas pour rien dans cette décision ; mais comment le monde apprendrait-il quoi que ce soit si personne n'était curieux ? On consulta donc le diacre Brown et un soir fut fixé pour la séance. Tous les révérends étaient sous les armes, sauf ceux qui, ayant réfléchi profondément et sagement sur le sujet, s'étaient décidés à ne pas compromettre leur réputation, à propos d'une chose si peu populaire,

Les assistants furent donc réduits au nombre de cinq. Le diacre Brown et ses deux charmantes filles reçurent les délégués très cordialement. Il paraît que ceux-ci trouvèrent dans tout cela plus de vérité qu'ils ne s'y étaient attendu, car ils continuèrent les séances régulièrement pendant deux mois. Trois sur les cinq, découvrirent des médiums dans leur propre famille, ce qui éloignait toute idée de fraude. De là le dilemme ! La question qu'ils se posaient maintenant les uns aux autres était celle-ci : « Qu'allons-nous faire ? En face de cette nouvelle lumière continuerons-nous à prêcher la vieille religion orthodoxe, ou fidèles à nos convictions, prendrons-nous courageusement parti pour la nouvelle révélation, au risque d'être traités de fous ? »

« Si nous avons le courage de nous prononcer, adieu les gros traitements et les titres, sans parler de tout ce qui s'ensuivra. Nous serons honnis de tous côtés, et l'on dira de nous toute sorte de mal à cause de la vérité. Mais si nous résolvons le dilemme dans l'autre sens, notre conscience nous condamnera, non pas parce que nous prêcherions un mensonge, mais parce que nous retiendrions de la vérité cette partie qui est le véritable pain de vie, au lieu de le donner à ces milliers d'âmes affamées qui sont faites de telle façon qu'elles ne peuvent pas accepter les enseignements du Christ par la foi seule, mais qu'elles demandent les preuves ».

(*Tiré du Journal L'AURORA*).

de Mme la duchesse de Pomar

LA PRIÈRE

(*Suite*). Voir la *Revue* du 1^{er} Février 1894.

Mais si ce mourant est un des nôtres, n'est-ce pas demander l'impossible à notre pauvre cœur ? Savons-nous faire assez abstraction de nous-mêmes pour accomplir ce dernier devoir ? N'avons-nous pas une tentation bien forte à vaincre, celle de dire à Dieu au lieu de « Reprends-le » : « Laisse le moi ! » C'est le cas trop souvent, hélas ! Au lieu de l'aider à partir, nous le retenant au contraire de toute la force de notre amour. Et pourtant nous devrions savoir que si Dieu permet ce départ, c'est que l'heure de la délivrance a sonné, que l'épreuve est terminée, et qu'en cherchant à nous opposer à sa volonté nous assumons une terrible responsabilité. Nous devrions agir sur nous-mêmes, terrasser cet égoïsme qui se redresse, demander à Dieu la force qui nous fait défaut, et conduire par la main nos bien-aimés jusque sur le seuil de l'éternité. C'est un dernier service que nous leur aurons rendu ; c'est une profusion de fluides bienfaisants que nous aurons appelés sur eux ; c'est une bénédiction que nous aurons attirée sur nous-mêmes, car les

bonnes pensées comme les bonnes actions portent toujours leur récompense ; c'est un secours enfin que nous nous serons assuré pour l'heure de notre propre départ, car ceux que nous aurons assistés au moment de la mort ne l'oublierons pas et nous aideront à leur tour.

Nous voici arrivés à l'extrême limite du visible, mais la prière ne vient point s'y heurter comme un oiseau captif aux barreaux de sa cage. L'infini lui est ouvert ; il n'est pas pour elle de barrière infranchissable, de sommet inaccessible, de monde assez lointain pour fatiguer son aile. Hors de notre domaine terrestre, au contraire, son essor est plus puissant, son action plus rapide et plus intense. Cela se comprend d'ailleurs ; cette action étant essentiellement fluïdique, elle pourra s'exercer en toute liberté dès qu'elle aura échappé à la zone matérielle. Il est digne de remarque que ses effets lointains sont plus faciles à constater que ceux qu'elle peut produire sur les incarnés qui nous entourent. Cette affirmation peut paraître étrange au premier abord ; il semble qu'il y ait même quelque outrecuidance à déclarer que nous savons avoir, par notre prière, une bienfaisante influence sur les invisibles. Cela est vrai pourtant, car les désincarnés eux-mêmes qui l'ont ressentie sont venus nous en exprimer leur reconnaissance ; or, quand cela nous est-il arrivé de la part d'un incarné à qui cependant nous croyons avoir fait du bien en priant ?

D'ailleurs rappelons-le afin d'éviter tout malentendu, ce n'est pas notre prière elle-même en tant qu'expression d'une pensée charitable et bienveillante qui agit, ce sont les puissances invisibles, fluïdiques et spirituelles, que notre prière rend agissantes et qui en préparent le résultat.

Tout Esprit pour lequel on prie en retire quelque fruit, mais il va de soi que ces fruits sont aussi divers que les situations dans lesquelles se trouvent les désincarnés sont multiples. C'est surtout aux souffrants qu'il faut penser. Il en est, hélas ! des légions, vous en connaissez toutes les catégories, à commencer par les criminels endurcis, pour arriver aux Esprits légers qui, sans être très malheureux, ont cependant leurs heures pénibles, quand une pensée sérieuse leur fait sentir le vide et l'inutilité de leur existence et la nécessité de la remplacer par une vie utile et laborieuse. Vous avez tous entendu ces accents désespérés d'âmes tenaillées par le remords, ces cris d'angoisse de malheureux qui expient dans la souffrance une vie de crime et de honte, ces supplications, ces appels à la pitié qui partent de tant de cœurs torturés, et vous avez tous prié pour qu'il leur soit accordé aide, lumière, courage, espérance. Mais il ne saurait suffire d'une prière même fervente, faite au moment où on vous la demande ; il en faut un grand nombre.

Nous donnons une aumône, un morceau de pain à un incarné mourant de faim ; sa misère n'en est diminuée que pour un bien petit instant. Aussi

la charité nous dit-elle de faire davantage, de chercher à connaître les causes de la triste situation de celui qui nous intéresse, de l'aider à en sortir dans la mesure de nos forces, par nos conseils et nos efforts, de le recommander à de plus influents que nous, mieux à même de le secourir. Eh bien, ce sont les mêmes devoirs qu'elle nous dicte envers le désincarné malheureux affamé de pardon et de paix. Le bienfait fluidique, le morceau de pain spirituel que lui fournit une prière ne saurait être suffisant. Il faut d'abord questionner l'Esprit, le confesser, lui montrer notre intérêt, l'encourager à faire lui-même quelques efforts. Après cela seulement nous prierons avec lui et pour lui, afin de le recommander à de plus puissants que nous. Au début, peut-être, ne nous comprendra-t-il pas, il lui semblera que nous lui parlons une langue étrangère ; mais le cœur touche toujours le cœur, et si le nôtre bat d'un réel désir de faire du bien à ces malheureux, tôt ou tard, celui-ci comprendra, sentira et viendra nous en bénir. Attiré par notre pensée, il a été amené dans une atmosphère meilleure pour lui, le contact avec nos fluides a modifié peu à peu les siens, et il en a ressenti une sorte d'allègement ; dès lors aussi l'influence de ses protecteurs invisibles a pu être plus grande sur lui, enfin il s'est senti le besoin et la possibilité de tourner à son tour ses aspirations en haut, et la bonté de Dieu a parachevé l'œuvre.

Voilà ce que peut, ce que doit produire notre prière.

Mais il n'y a pas, et Dieu en soit loué ! que des déshérités de l'autre côté de la tombe ; il y a aussi les purs, les bons, les récompensés, les heureux. Que pourront pour ceux-ci nos prières ? Ah ! ce ne sera pas un secours personnel que nous leur enverrons, mais une joie de plus ; est-on jamais rassasié de joie ? Ce sera de l'aide cependant, car les bons fluides ne sont jamais trop abondants, et les Esprits élevés qui s'occupent de leurs frères des degrés inférieurs doivent en faire une immense consommation. Ne jugeons donc pas inutile de prier pour les heureux ; quand cela ne servirait qu'à nous-mêmes en nous rapprochant d'eux, ne vaudrait-il pas déjà la peine de le faire ?

Eux à leur tour ne prient-ils pas pour nous ? Oui, et bienheureux sont les incarnés à qui l'on pense là-haut, car les ondes prières produites par les bons Esprits sont de telle nature que nous les assimilons volontiers à une influence divine ; elles produisent une sensation profonde de calme, de paix, de confiance, et en même temps une puissance de vie nouvelle. Ce sont des effluves bienfaisants qui nous enveloppent et nous pénètrent ; on se sent à la fois plus léger, meilleur et plus fort.

Entre désincarnés priant les uns pour les autres, cette action est bien plus aisée à produire, les fluides n'ayant à vaincre aucun obstacle matériel

et les Esprits connaissant les lois qui les régissent. C'est ce qui leur permet d'agir avec succès sur leurs frères malheureux de l'espace. Nous pouvons les leur confier sans crainte de les lasser : inépuisables sont leurs ressources pour pratiquer la charité.

Le dernier cas que nous ayons à examiner est celui de l'incarné priant pour lui-même. Nous avons vu au début de cette étude ce que doit être notre prière pour mériter d'être exaucée, et quelle réponse nous pouvons attendre de Dieu. Supposons cependant que nous ayons exprimé quelque souhait déraisonnable ou que Dieu ne juge pas bon de voir se réaliser pour nous. Notre prière sera-t-elle perdue pour cela ? En aucune façon ; nous serons, en réponse, amenés à réfléchir, à juger, et si nous ne sommes pas des orgueilleux ou des entêtés, si nous écoutons ce que dit notre conscience, nous percevrons de lumineuses paroles qui nous feront comprendre par où péchait notre requête. Ce sera peut-être une déception dure à supporter, mais ce sont justement ces duretés-là qui trempent le caractère et apprennent à l'âme à se soumettre. Cette soumission à la volonté du Père est le bienfait moral qui résulte pour nous de la prière. L'exaucement doit être cherché dans l'élévation et la sanctification de l'âme, emportée au-dessus du tourbillon des dissipations mondaines, au-dessus des inquiétudes terrestres, au-dessus de sa faiblesse et de ses angoisses, et pénétrant dans le domaine de la pureté, de la paix, de la sainteté parfaite. Oui, le triomphe de la prière, la force merveilleuse qu'elle possède consiste surtout à donner au cœur humain le courage de la foi, le courage du sacrifice même, s'il le faut ; de sorte que l'on met son propre moi aux pieds du Maître et qu'on s'avance d'un pas sûr dans le chemin où il nous appelle à marcher (1), la main dans la main de ceux qui nous ont devancés et auxquels il permet de nous guider et de nous soutenir.

On entend dire et l'on dit soi-même quelquefois : « Je ne peux pas prier » ; et l'on se demande quel est l'obstacle qui s'y oppose. Nous le trouverions le plus souvent sans chercher bien loin, si nous regardions en nous-mêmes. Mais c'est quelquefois aussi incapacité de formuler notre prière. Dans ce cas, le mal n'est pas grand, car elle existe fluidiquement et par conséquent est en état de se transmettre avant que nous l'ayons traduite en mots. Si donc nous éprouvons sincèrement le désir d'entrer en communication avec Dieu ou avec nos chers disparus, nous le pouvons sans que notre prière ait revêtu les formes précises que les organes lui auraient données sous l'effet de notre volonté. Il importe peu, par conséquent, qu'elle soit mentale ou verbale, pourvu qu'elle soit fervente.

La prière d'ailleurs n'est pas obligatoirement une pensée formulée ; ainsi

(1) La Prière, brochure traduite de l'allemand.

la volonté du bien est aussi une sorte de prière, puisqu'elle tend à nous élever au-dessus de nous-mêmes, à nous rapprocher de la perfection et par conséquent de Dieu.

Ceci nous amène à la seconde sorte de prière que nous avons distinguée en commençant, la prière vécue.

Je n'entends pas par là une contemplation incessante, muette, inactive des choses invisibles, une absorption complète de l'être s'oubliant lui-même et oubliant le monde pour vivre dans un état extatique tenant à la fois du sommeil et du rêve. Non ; cette prière-là me paraît aussi fausse que les mots débités sans que le cœur soit pour rien. J'entends au contraire une prière se manifestant incessamment dans la vie active et normale, sous la forme du sentiment du devoir, de l'amour du travail, de la confiance dans la réalisation du but poursuivi ; une acceptation joyeuse de la tâche imposée ou choisie, une volonté énergique du bien, un dévouement sans borne, un amour profond et sincère pour tous ceux qui vivent autour de nous et pour nos frères de l'espace. Cette prière vécue, qui exige de celui qui veut la pratiquer une surveillance incessante de lui-même, est plus rare et plus difficile à réaliser que l'autre. C'est pourtant à elle que nous devons viser. « Ce n'est pas celui qui me dit : Seigneur ! Seigneur ! qui entrera dans le royaume de Dieu, c'est celui qui fait la volonté de mon Père », dit Jésus ; par conséquent, selon lui, la pratique du bien est plus essentielle que la prière formulée.

La prière vécue présente les mêmes phénomènes fluidiques que sa sœur, d'une intensité moindre à un moment donné, peut-être, mais d'une plus grande durée. Celui qui la pratique se crée d'une manière permanente une atmosphère saine et pure qui l'entoure comme d'une enveloppe préservatrice, qui le met en une certaine mesure à l'abri des atteintes des fluides plus ou moins matériels ; de là ce calme, cette paix qui l'environne et réagit autour de lui ; on dirait que son âme rayonne et que tout ce qui baigne dans cette douce clarté est pénétré d'effluves bienfaisants. Mais elle agit surtout par l'exemple. Nous savons par les effets bons ou mauvais que nous l'avons vu produire autour de nous, de quelle puissance d'entraînement l'exemple est doué. Or ces effets que nous constatons ne sont, il faut le dire, qu'une très petite partie de ceux qu'il produit en réalité. Notre prochain n'est pas seulement celui qui vit auprès de nous, que nous aimons, que nous connaissons, que nous coudoyons dans la rue ; il est aussi cette foule de désincarnés au milieu de laquelle nous vivons, pensons, agissons, sur laquelle nous avons constamment une influence salutaire ou malfaisante. Ah ! notre exemple ! comme il se dresse devant les invisibles plus complet, et par conséquent plus entraînant ! Nous pouvons, en face des incarnés, avoir des pen-

sées invouables et garder cependant des apparences de vertu qui pourront passer pour exemples. En face des invisibles, le voile de l'hypocrisie est déchiré, la pensée est mise à nu, la conduite apparente ne suffit plus ; il faut davantage, il faut mieux pour que notre exemple ne devienne pas pour eux une occasion de chute. Eh bien, celui qui prie sans cesse, selon l'expression de St-Paul, c'est-à-dire qui met Dieu dans sa vie, qui agit, pense et veut selon le bien, celui-là seul aura une bonne influence sur les Esprits qui l'entourent, celui-là seul mérite d'être pris pour modèle.

C'est plus que d'une question de fluides qu'il s'agit maintenant ; l'action de la prière vécue est plus intime et plus profonde ; elle touche à l'âme elle-même ; elle vise le perfectionnement moral de cette âme, son progrès, son bonheur à venir. Voilà donc une responsabilité plus grande encore que toutes les autres. Plus nous éclairons notre chemin, plus nous sentons quelle solidarité immense, je dirais presque absolue, nous unit à toute l'humanité, et plus nous voyons s'accumuler les responsabilités. Mais cette même lumière nous montre aussi où chercher le secours qui nous permettra de porter avec joie ce fardeau en apparence écrasant. Apprenons donc à trouver dans la prière formulée la force nécessaire pour réaliser la prière vécue ; disons comme les Apôtres à leur Maître : Seigneur, enseigne-nous à prier ! » mais ajoutons : « Père Céleste, enseigne-nous à vivre ! »

Genève. — Octobre 1893.

CH. CHAMPURY.

LES PRIVATIONS ET UN RÉGIME AUSTÈRE DÉVELOPPENT LA MÉDIUMNITÉ

La profession de médium complètement inconnue en Europe et en Amérique au siècle dernier et dans la première moitié du siècle actuel est devenue usuelle ; on se fait parfois des rentes avec ce que la Faculté de médecine, dans son jargon scientifique appelle une névrose, ce que les croyants considèrent comme un don précieux de la nature.

Non seulement les médiums se font des rentes aux États-Unis mais il en est qui en Angleterre ont pignon sur rue, résidence d'été à la campagne.

Je pourrais citer, comme tel, un licencié ès lettres qui vivait avec peine des répétitions de grec et de latin données en ville, auquel le hasard fit découvrir chez lui un excès de force psychique, lequel se manifestait ainsi : de temps en temps sa seule présence suffisait pour éteindre les bougies, faire sauter les objets posés sur une table, les tables elles-mêmes, les sièges les canapés, les buffets ; ceux qui se trouvaient assis près de lui sentaient tout d'un coup une sorte de vent excessivement frais les glacer ; on voyait

des objets très légers se déplacer, danser, voler en l'air, puis tomber par terre.

On s'imaginait que c'était un courant d'air qui produisait ces effets étranges, mais les portes étaient bien closes et munies de bourrelets qui empêchaient l'air de pénétrer dans la chambre où on était réuni.

D'où pouvait donc venir ce vent malencontreux ? Celui qui était le plus intrigué était celui-là même qui produisait le prétendu vent, M. le licencié.

Un soir, une personne placée à une faible distance du licencié sentit sa chaise si fortement secouée qu'elle tomba avec elle sur le parquet. En se voyant si brusquement jetée à terre la personne crut qu'elle avait été secouée et poussée par quelqu'un placé derrière elle : ce quelqu'un passait pour espiègle et facétieux.

A peine relevée par le licencié l'inconscient délinquant, elle le prit à partie et lui reprocha vivement sa mauvaise plaisanterie. — Je jure que je n'y suis pour rien, répliqua l'accusé. — Vous avez beau nier, c'est bien vous. — Ce n'est pas moi. — C'est vous, etc... — D'autres personnes présentes affirmant la parfaite innocence de celui qui était faussement accusé, accusé et accusateur se récusèrent.

Un ami du licencié, grand amateur de sciences occultes, spirite passionné qui avait tout vu sans rien dire, lui révéla la faculté dont il était doué. Le licencié crut d'abord que son ami en voulant le faire passer pour un thaumaturge ou voulait rire à ses dépens, ou était légèrement atteint d'aliénation mentale.

Mais l'ami était expérimentateur et après plusieurs épreuves décisives, il le convainquit que la nature l'avait traité en véritable enfant gâté, en le douant d'un pouvoir qui devait être pour lui une source de bonheur.

Le licencié homme positif et pratique las de broyer les tristes grignons de l'Université, résolut d'embrasser la carrière de thaumaturge. Il fit merveille et donna nombre de séances remarquables.

Jadis, en déambulant pour aller à domicile donner ses répétitions, il était maigre, poussé jusqu'à l'éthisie, épuisé par des diètes forcées. Aujourd'hui son teint fleuri annonce le bien-être, mais le confortable a considérablement affaibli le don précieux dont il était doué car il a disparu entièrement et sans retour.

Il semble donc que cette faculté ne soit accordée qu'aux déshérités de la société, à ceux qui vivent de privations et ignorent le bien-être.

Il faut qu'il y ait un fond de vérité dans ce que j'avance, car, les saints, quoique naturellement et physiquement bien disposés n'ont obtenu le pouvoir d'accomplir des miracles qu'à force d'austérité et de macérations.

De nos jours les thaumaturges des Indes Orientales, appelés fakirs et

yoguis n'obtiennent le pouvoir d'agir sur la matière et les éléments qu'à force de privations et de pratiques ascétiques.

Ils se livrent aussi avec persévérance et continuellement à des pratiques d'un autre genre. Ils se livrent à de longues études et à de patients exercices préparatoires ; retenant longtemps leur haleine ils aspirent l'air du dehors et le rejettent après l'avoir amassé dans leur poitrine ; ils tiennent les yeux fixés sur leur extrémité nasale et au moyen d'une abstraction mentale prolongée, ils s'efforcent d'opérer l'union entre la somme de l'esprit vital qui réside dans leur corps et celui qui pénètre toutes les parties de la nature.

Lorsque cette union est effectuée, et que, le yoghi sent que son corps est débarrassé de toute attache matérielle, il peut, disent les initiés, exercer un pouvoir absolu sur les éléments ; devenu plus léger que les substances les plus légères, plus pesant que les corps les plus pesants il se fait aussi grand et aussi petit qu'il lui plaît ; passant à travers la matière il n'y a plus de lieu et plus d'espace pour lui ; il peut rendre la vie à un corps mort ; il peut devenir invisible, le passé, le présent et l'avenir n'ont rien de caché pour lui.

Le yogui appelle en outre à son aide les Pitris ou esprits de ses ancêtres. C'est par leur secours qu'il prétend accomplir des prodiges et il affirme que sans eux il ne pourrait produire que peu de choses ou même rien.

Les yoguis et les fakirs accomplissent encore bien d'autres miracles, grâce à leur vie rude et pénible, grâce à leur ascétisme persistant qui est la base de leur éducation thaumaturgique.

Les médiums occidentaux atteindraient ce degré de forces s'ils voulaient s'astreindre spécialement à ce genre de vie et se soumettre à d'aussi rudes et terribles épreuves ; il faut mortifier sa chair et quand elle l'est bien, la partie spirituelle de l'homme domine et fait sentir son pouvoir.

HORACE PELLETIER.

FAITS DIVERS

Dans la Drôme, le groupe de la Derboux se maintient fermement malgré les railleries et les mystifications dont on a voulu l'abreuver ; quelques membres qui se sont retirés ont été aussitôt remplacés par d'autres personnes de bonne volonté ; le président, M. Calletin, nous enverra les procès verbaux des séances.

De Boston, Etats-Unis, *M. G. G. Loubris* nous affirme qu'il est certain de l'identité des esprits de sa famille, lesquels se sont matérialisés.

« Nous avons eu des séances chez Mme Blise, et là, mon fils, ma mère, ma sœur, mon père et une dame qui fut amie de mon fils nous ont apparu tels qu'ils étaient de leur vivant.

Mon fils était en tenue de toile bleu, celle qu'il avait au travail du lami-noir, le jour où je le trouvai mort, le corps traversé par une barre de fer rouge qui sortait du cylindre à laminier.

Ma mère était vêtue et avait la forme que je lui ai connu la dernière fois que je l'ai vue sur la terre ; la chère femme m'a embrassé exactement comme elle le faisait, en posant ses deux mains sur mes épaules ; son visage était ridé de même, avec ses tons de bonne vieille.

Je lui demandai si elle avait vu ma sœur ? elle me répondit *en vrai patois belge*, le langage de mon pays de naissance, qu'elle allait nous l'amener ; aussitôt elle nous la présenta, la tenant par la main car elle était sortie du rideau qui fermait le cabinet.

C'était bien ma véritable sœur et ma filleule ; et ma femme et nous tous nous étions grandement émus ; c'était réellement une véritable fête de famille, pleine de bonheur, bonne à contempler.

Ma femme était assise ; ma sœur s'approchant d'elle se mit à genoux, lui prit les mains dans les siennes et parla longtemps avec mon père, avec nous tous cette chère enfant que nous avions soignée dans sa terrible maladie ; et cela toujours en patois belge que personne ne connaît ici, cela nous faisait pleurer de joie.

Depuis cette séance nos chers morts sont toujours au milieu de nous ; si l'un de nous revient de voyage ou rentre de faire sa journée, ils se présentent au voyageur ; mon fils que nous n'attendions que le lendemain (il revenait de Provence), fut entouré par deux esprits qui lui dirent : « Nous sommes tes parents : moi, Jules Loubris, et ma sœur Ernestine, dis-le à ton père ».

Ces choses-là sont bien consolantes, cher M. Leymarie ; elles nous prouvent l'éternité de l'esprit et la possibilité de voir, d'entendre, de causer avec nos chers disparus. La mort n'est qu'une transformation.

M. le capitaine Volpi nous signale que le Dr Finzi, qui assistait au Congrès psychique de Chicago, comme représentant les diverses sociétés spirites italiennes, écrivit ce qui suit à notre ami le Dr Falcomer :

« Le Congrès fut ouvert sans aucune formalité ; aucune mention ne fut faite de reconnaître les délégués ; ils furent reçus sans vote ni discussion, ni affirmations collectives, ni expériences ; il y eut la simple lecture d'une trentaine de mémoires scientifiques venus de toutes les parties du monde, choisis sans jugement et sans choix, quoique ayant tous une grande valeur.

L'auditoire était composé de huit cents personnes environ, intelligentes et attentives.

« La Société des recherches psychiques de Londres a assez contribué à la sérieuse réussite du Congrès. »

Le capitaine Volpi avait envoyé au Congrès un mémoire sur la réincarnation, très intéressant, puisque le président du Congrès lui écrivit, en lui envoyant un compte rendu officiel du Congrès, que son mémoire avait obtenu un grand succès ; le journal du *Religio philosophical* affirme que sa lecture fut accueillie avec enthousiasme.

D'autres mémoires sur le même sujet avaient été écartés ; celui du capitaine Volpi, seul, avait été admis au programme du Congrès : il fut décidé qu'il serait imprimé avec les mémoires de valeur.

La traduction anglaise n'a pu rendre, pour ce mémoire de M. Volpi, le génie de la langue italienne ; mais le Dr Couës, président du congrès, espère que les lecteurs éclairés sauront y remédier, et que, en tout cas, l'édition du volume ne contiendra qu'une traduction correcte et exacte.

Nous félicitons notre ami Volpi, car bien penser, bien écrire, avec clarté et précision, est un fait qu'il a acquis par ses connaissances exactes de notre philosophie.

M. Carlos Libert nous écrit de Détroit, Etats-Unis, qu'au mois d'août dernier, il s'est rendu, pour se reposer, au Camp-meeting de Hoslett Park, le plus important du Michigan : dans cette atmosphère si salubre d'une pure spiritualité, sa santé s'est remise, il a passé là au milieu des grands médiums, des orateurs renommés, d'une foule d'hommes distingués et de leur famille, un temps de paix et de bonheur, autant qu'on en peut obtenir sur cette planète.

Il salue fraternellement tous les spirites de France.

Paris le 12 janvier 1894 : Mon cher monsieur Leymarie, le récit que je vais vous faire, lu dans différents groupes, pourrait ici ou là provoquer une communication spontanée intéressante pour les lecteurs de la *Revue Spirite* et pour d'autres aussi.

Vous me connaissez assez, mon vieil ami, pour vous porter garant de ma véracité. J'ai changé le nom des personnes, celui des lieux et même les dates. Il m'a paru que les convenances m'imposaient cette réserve. Sauf cela le reste est rigoureusement exact et je me suis gardé scrupuleusement de dramatiser en quoi que ce soit ma narration.

Votre bien dévoué B. Tenivio.

DEUX CORPS D'UN MÊME ESPRIT DANS UN MÊME TOMBEAU.

Hypothèse.

En 1868, mourut dans une petite ville du Berry Mme Vve Arnaud. Sa dépouille mortelle fut, selon le désir qu'elle en avait exprimé, transportée en Bretagne et déposée dans un caveau de famille.

Mme Arnaud laissait une fille, Mme Duchêne, et une petite fille qui, peu d'années après, devenait par son mariage Mme Hubert. La fille et la petite-fille de Mme Arnaud avaient conservé pour elle le plus pieux souvenir, la plus vive affection.

En 1879, Mme Hubert mit au monde une petite fille. Au cours de sa grossesse, Mme Hubert et sa mère avaient assez souvent parlé de la possibilité de voir revivre Mme Arnaud en la personne de l'enfant à naître. L'une et l'autre d'ailleurs auraient bien voulu croire au spiritisme, mais jamais elles ne purent franchir la barrière qui les en séparait : le doute que comportait leur nature, leur tempérament.

L'enfant naquit : une petite fille qui, presque aussitôt fut atteinte d'une maladie spéciale à la première enfance. Quinze jours plus tard... elle avait vécu et était, elle aussi, acheminée vers le cimetière du petit village breton où était la sépulture de famille, onze ans, jour pour jour, après le décès de Mme Arnaud.

Une nuit, au cours de cette maladie de quinze jours, M. Hubert, quittant pour quelques instants la chambre où il veillait auprès de sa petite fille était venu visiter sa femme malade elle-même d'une maladie qui devait l'emporter peu de mois après.

Mme Duchêne était couchée et dormait dans une pièce attenante dont la porte de communication restait ouverte.

Tout d'un coup Mme Duchêne se réveille et appelle M. Hubert.

— Qu'est-ce que vous venez de me dire ?

— Rien. Je parlais même très bas pour éviter de vous réveiller mais je ne vous ai pas parlé et ne suis même pas entré dans votre chambre.

Protestations réciproques de Mme Duchêne et de son gendre, chacun soutenant un fait qui était la négation de celui affirmé par l'autre.

— Mais enfin, insista Mme Duchêne, vous êtes venu au chevet de mon lit ; quel est le commencement de votre phrase, je n'ai entendu que les derniers mots : « ... ET CELA TERMINERA TOUTES SES SOUFFRANCES. »

Non sans peine Mme Duchêne dut bien finir par admettre que son gendre était étranger à... disons son rêve.

.....
 Etant donnée la haute valeur morale reconnue à Mme Arnaud par ses en-

fants et par toutes les personnes qui ont été en relation avec elle, étant donnée la nature des vagues pressentiments de Mme Hubert au cours de sa grossesse, n'est-il pas permis de supposer que les paroles adressées à Mme Duchêne et imparfaitement ou plutôt incomplètement entendues par elle avaient trait à Mme Arnaud qui serait venue, par une courte et dernière incarnation sur notre triste globe mériter désormais un séjour plus enviable?

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES A LONDRES

Dans le numéro du mois de novembre du journal de cette Société, se trouve un compte rendu de Mlle E. E. Guthrie, de Londres (4 Bask Place-Orme Square); elle y décrit l'apparition d'un Esprit, en plein jour, à la campagne; mademoiselle Scott, en se promenant entre 5 et 6 heures le 7 mai 1892, dans un chemin bordé de chaque côté de haies vit devant elle un homme habillé de noir.

Le chemin y faisait un coude, il y avait des champs ouverts. Miss Scott voyait l'homme marcher devant, elle l'aperçut encore entre les haies, après qu'il eut tourné le coude du chemin; puis il disparut en une seconde.

Arrivée quelques secondes après au tournant du chemin, elle apercevait sa sœur devant elle, qui regardait partout, comme si elle cherchait quelqu'un. Elle aussi avait vu l'homme, mais en face, et l'avait vu disparaître.

Les deux sœurs avant cette apparition, ne se savaient pas si près l'une de l'autre, dans le même chemin.

Vers la fin de juillet, Miss Scott, avec une autre de ses sœurs se trouvait dans le même endroit; à la même heure elles revirent l'homme et constatèrent sa disparition en un point; elles y coururent de suite et n'y purent rien voir; mais des jeunes gens travaillant dans les champs, tout près d'elles, assurèrent n'avoir observé que qu'il que ce soit eût passé à cet endroit et cependant, tout le chemin était visible du point où ils se trouvaient.

Miss Scott, cette fois, put voir la figure entière de l'homme mais sa sœur ne voyait que la tête et les épaules; il était tout en noir, en habit long, avec guêtres et culotte, comme en portaient les pasteurs du siècle passé; il avait un chapeau bas, cravate blanche, sa figure paraissait très pâle.

Vers cette même époque, deux jeunes filles qui ramassaient des fraises, le long des haies, entendirent, par deux fois, des coups frappés dans la terre, près d'elles; presque immédiatement se forma devant elles la figure d'un homme très grand, qui les regardait et peu à peu disparut « comme un nuage de vapeur ». Elles ont pu le décrire, cette description concordait avec celle de Mlles Scott.

On dit aussi que, deux ans avant, de jeunes hommes avaient vu cette même figure, ce qui a rappelé cette légende connue dans le pays, que dans le passé un enfant fut assassiné à cet endroit du chemin.

Enfin, le 12 juin, à 10 heures du matin, Mlle Scott affirme avoir revu l'apparition devant elle; n'éprouvant pas de crainte elle continua son chemin, rapidement, et s'aperçut, à sa stupéfaction, que la forme, quoique ne marchant que lentement, conservait toujours une distance de plusieurs mètres devant elle et malgré qu'elle marchât avec rapidité; la forme semblait plutôt flotter que marcher. Alors elle s'arrêta, regarda Miss Scott avec une expression vague, puis la forme reprit sa marche et se retourna une seconde fois, pour disparaître, toujours au même endroit qu'auparavant. La valeur de ce récit repose évidemment sur le témoignage des demoiselles Scott; celle qui a le plus distinctement vu la forme déclare *solennellement* qu'elle n'a rien tiré de son imagination, que chaque fois elle ne pensait nullement au spectre lorsqu'il apparaissait; elle a pu parfaitement le voir, assez pour le décrire en détail.

M. Myers, le savant bien connu, a pris des renseignements au sujet de la valeur des déclarations de Milles Guthrie et des témoins de cette étrange apparition.

UNE APPARITION A LA GUADELOUPE

M. S..., âgé de 17 ans, créole de la Guadeloupe (Antilles françaises), actuellement au lycée de Montpellier (Hérault), s'était rendu à mon invitation à Puéchabon, pour passer dans ma famille une partie de ses vacances de fin d'année. Or, pendant une de ces longues soirées d'hiver où l'on entend une bise glaciale siffler dehors, tandis que l'on se trouve si bien au coin de l'âtre flambant, la conversation étant venue sur les étranges phénomènes spirites, M. S..., que je considère comme un compatriote, étant moi-même natif de la Martinique (île voisine et également française), me dit (chose que je n'ignorais pas) que les indigènes de son pays croyaient généralement aux diverses manifestations des esprits; alors il me raconta le fait suivant qui m'a paru si curieux, si étrange que je m'empresse d'en donner communication aux nombreux lecteurs et aux aimables lectrices de la *Revue*, persuadé d'avance du vif intérêt qu'ils prendront à sa lecture.

M. Lacascade, possédait à la Guadeloupe une belle propriété dont la maison principale était réputée d'être hantée par des *êtres... surnaturels*, du moins telle est la croyance des bons insulaires ou « créoles » comme on les appelle vulgairement. Beaucoup même de ces derniers, pour quoi que ce fût n'y seraient restés, à l'heure de *midi*, car c'est à cette heure, disaient-ils, que son ancien maître, homme très cruel, venait la visiter.

M. L... riait de la naïveté de ses compatriotes et traitait de *sornettes* leurs dires car il ne croyait pas aux « zombis » (1) ; du reste il n'avait lui-même jamais rien vu. Cependant, quelquefois pendant la nuit, il entendait des bruits de mâchoires, imitant à s'y méprendre le bruit que produirait un nègre croquant à belles dents une canne à sucre. M. L... attribuait tout d'abord ces sortes de craquements à quelque mauvais plaisant. Mais un jour, vers midi, pendant qu'il faisait la sieste couché dans un hamac, comme c'est la coutume aux colonies, il vit arriver vers lui un homme habillé tout de blanc, dont les pieds, à ce qu'il dit, ne touchant pas le sol semblaient reposer sur un nuage vapoureux. L'homme, ou plutôt le fantôme, car c'en était un, s'arrêtant devant M. L... le regarda et lui dit : « Voici mes noms... X. Y. Z... » ; il lui donna ses noms de baptême, et ayant prononcé les paroles suivantes : « *Faites-moi dire des messes, des prières s'il vous plaît* » il s'en alla, laissant M. L... fort étonné. Les deux portes de la chambre étaient ouvertes, seulement sitôt qu'elle eut franchi le seuil de l'une, la vision se fondit dans l'air comme une fumée et M. L... ne distingua plus rien.

Suivant la prière de l'esprit qui lui était apparu, M. L... fit dire des messes et depuis on n'entendit plus rien ; c'est ce que m'a, du reste, confirmé le jeune S... de qui je tiens ce fait, et qui a habité cette maison pendant quelques mois et ce après la dite apparition qui eut lieu dans le courant du mois de février ou de mars 1885, autant que s'en rappelle mon compatriote.

Quelques mois après, M. L..., était dans un champ de cannes qu'il faisait couper, quand, soudain, une bête sortant d'un trou passa devant lui tout doucement, portant une pièce d'or dans la gueule. — La bête, disent les nègres, était le gardien du trésor caché et elle le livrait à M. L... Ce dernier très intrigué à cette vue fit faire des fouilles et mit à découvert une jarre pleine d'or, un petit coffret renfermant une montre, ainsi que des papiers sur lesquels il vit les noms qui lui avaient été dits par le blanc fantôme de l'ancien propriétaire.

Quelle conclusion tirerons-nous de cette étrange et authentique manifestation ? Une moralité se dégage du fait lui-même de l'apparition, une autre du fait bizarre de cette bête sortant de terre. Or pour bien connaître les choses, il faut en savoir le *pourquoi* et le *comment*. D'abord l'ancien maître apparu en vision à M. L..., avait laissé peut-être une réputation d'homme très cruel.

Avait-il, du temps de l'esclavage, trop malmené ses nègres ou commis quelques actes d'atrocité sur ces derniers ? Toujours est-il que son esprit dématérialisé vit clair, eut horreur de son passé terrestre et c'est alors qu'il

(1) C'est ainsi que les nègres des colonies appellent les esprits.

lui fut permis d'apparaître sous la forme qu'il revêtait ici-bas, afin de demander à M. L... des prières pour briser les liens qui l'attachaient encore à la matière. Quant au *comment* de l'apparition, l'esprit qui se rend visible emprunte, soit au fluide universel, soit au propre fluide d'un *médium*, (dans le cas présent le médium était M. L...) le fluide qu'il croit nécessaire à la production du phénomène.

Abordons maintenant le cas qui concerne l'apport « de la pièce d'or », et montrons la corrélation qui paraît exister entre l'apparition du fantôme et ce petit incident, en apparence assez ordinaire et point merveilleux, que tout esprit humain, peu observateur, ou peu judicieux, s'empresserait de classer dans le domaine du hasard. Toutes choses ont leurs raisons d'être et n'arrivent pas simplement sous l'effet du hasard, mais suivant des causes régies par des lois dont la plupart nous sont inconnues.

N'est-il pas rationnel et conforme à la vérité, d'admettre que l'esprit de l'ancien maître, pour remercier M. L... de ses prières a voulu lui révéler le trésor caché dans la plantation de cannes ; ce fait tend aussi à prouver que les animaux, nos inférieurs dans l'échelle de la création, ont un esprit moins intelligent (il est vrai), moins susceptible d'éducation que le nôtre, mais un esprit, qui peut-être suggestionné (dans l'accomplissement de certains actes) par des êtres invisibles plus nombreux que les grains de sable de l'océan.

Le surnaturel et le hasard n'existent donc pas.

Dr GASTON DE MESSIMY.

UNE APPARITION

Le « *Magazine d'art* », de New-York, publie un article de M. W. P. Fruth, de l'Académie royale d'artistes, d'où il suit que l'un de ses amis, l'artiste R. Easton, étant à la campagne pour faire des portraits dans une famille qui habitait un vieux château, y fut éveillé, au milieu de la nuit, par la présence d'une dame âgée debout dans sa chambre.

Croyant que l'un des invités s'était trompé de porte, il l'en prévenait mais il ne recevait pas de réponse ; en regardant de près, il remarqua que la dame avait un costume semblable à ceux qu'on portait cent cinquante ans auparavant ; de plus son corps était complètement transparent, il pouvait voir la cheminée à travers ; après quelques instants l'apparition disparut à travers la fenêtre.

Il raconta le lendemain son aventure à son hôte, et il apprit alors que la figure avait été déjà vue par d'autres personnes, qu'elle était reconnue

comme ressemblant à une vieille dame qui, autrefois, pour hériter de cette propriété, s'était rendue coupable d'assassinat dans cette même chambre, en étranglant un enfant qui était l'obstacle à cet héritage.

SPIRITISME CHEZ LES SAUVAGES

Tiré du *Banner of light*, du 25 novembre 1893.

M. H. Stevens, éditeur du journal « *The Beacen* » de Denver, Colorado, fait le récit de ses voyages parmi les montagnards, tribu de sauvages du *Labrador*.

Étant devenu l'ami de leur chef, Hoks, lequel parlait une espèce de patois franco-canadien, M. Stevens fut admis à assister à l'une de leurs séances.

Au nombre de neuf, assis à terre et rangés en cercle, ils placent, au centre un vase en fer blanc, retourné le fond en l'air, à deux mètres de distance du cercle et hors de sa portée.

Ils restaient, du reste, absolument immobiles; tous chantaient une espèce de refrain monotone; subitement, on entendit distinctement sur le fer blanc des coups frappés, à des intervalles réguliers d'abord, et ensuite se suivant avec rapidité.

Le vase ne bougeait pas, personne ne le touchait.

M. Stevens examina le tout, pour avoir la certitude qu'il n'y avait pas de trucs ni de ficelles; la séance continua.

Ils chantaient comme avant, et au bout de quelques minutes le chef Hoks pria un des sauvages de soulever le vase; celui-ci ayant peur, M. Stevens le fit. Immédiatement un nuage de fumée s'en échappa et s'éleva en spirale. Il constata qu'il n'y avait point de feu sous le vase.

Les sauvages ne paraissaient nullement surpris, ils continuèrent leurs chants sans bouger de leurs places.

Après ceci, le chef et sa femme ayant placé une jeune sauvage entre eux commencèrent un autre chant; et en même temps ils faisaient tourner les autres assistants en cercle et autour d'eux; au centre était la jeune femme enveloppée de son manteau; elle avait de temps en temps des mouvements convulsifs, lesquels semblaient augmenter à mesure que les chants devenaient de plus en plus violents.

Je tenais, dit M. Stevens, mes yeux fixés sur la jeune femme, lorsque tout à coup, après un long et plaintif cri poussé par Hoks et sa femme, je ne vis plus personne entre eux, la jeune sauvage avait complètement disparu.

Personne n'avait lâché les mains formant le cercle, et nous étions dans un espace libre, je voyais autour de moi à plus de 50 mètres à la ronde.

Hoks alors se levant conduisit M. Stevens au camp, à 100 mètres de là ; dans une tente ils trouvèrent la sauvage à genoux, inconsciente et rigide ; sa figure était froide et dure comme du marbre. Elle ne semblait pas respirer, le pouls n'était pas sensible, et il chercha vainement à mouvoir son bras, sans y réussir.

M. Stevens le déclare, il n'a pu expliquer comment s'étaient opérés les incidents dont il était le témoin conscient ; en questionnant Hoks, celui-ci répondit qu'il ne savait pas d'où venait la puissance qui faisait ces choses ; que lui et sa femme étaient inconscients pendant les manifestations et ne savaient rien de ce qui se produisait.

Le bon prêtre, de Tadoussac, à qui M. Stevens a raconté ses expériences, lui assurait que tout cela était vrai, qu'il en avait vu autant lui-même ; pour lui c'était l'œuvre du démon. Aussitôt le prêtre fit pieusement le signe de la croix.

MATÉRIALISATIONS EN SUÈDE

Le "*Dagblad*", journal de *Christiania*, en Suède, donne le compte rendu de quelques séances par le médium Mme E... qui, paraît-il, a été recommandée par Son Excellence Alex. Aksakof, aussi par M. Eriksen dans ses ouvrages sur les phénomènes spirites.

Cette dame n'est pas médium de profession, et ne tire aucun gain de ses dons extraordinaires ; elle a pour habitude de rester en dehors du cabinet et met un mouchoir blanc sur ses vêtements sombres, pour être bien distinguée dans l'obscurité.

Dans ces conditions on a vu d'abord paraître des lumières dans le cabinet, vers le plafond, accompagnées de coups frappés.

Tout à coup le médium ayant demandé un crayon et du papier, écrivit rapidement ceci : « Si le médium veut se mettre dans le cabinet, je tâcherai de me montrer au dehors. » Les choses ainsi arrangées on continua la séance ; bientôt l'on vit apparaître une lumière sur le parquet, vacillante dans l'espace vide, entre les rideaux du cabinet et les spectateurs ; d'abord, cette lueur ressemblait au reflet de la lumière de la lune, mais bientôt elle prit de la substance, et, apparemment avec beaucoup de peine, la forme eût les contours d'un être humain ; finalement cette lumière se transforma en une jeune femme vêtue d'une longue robe d'étoffe légère et flottante ; sur son front brillait une sorte de couronne, sa figure était peu éclairée.

L'apparition semblait glisser plutôt que marcher vers le cabinet, et de l'intérieur, elle se montra de nouveau, en ouvrant les rideaux ; elle en

ressortit et s'arrêta au même endroit où elle avait paru d'abord, et là, lentement, devant les yeux de dix-neuf assistants, elle perdit peu à peu la forme humaine. La lumière se consolidait, en diminuant, et enfin, le dernier vestige grisâtre disparut dans l'obscurité.

Le médium étant toujours derrière les rideaux, deux formes se sont montrées ensemble au dehors, dans cette même séance, et ensuite une petite fille mignonne et éveillée.

Dans une seconde séance le médium, comme d'habitude, était assis en dehors du cabinet.

Cette fois la forme d'une jeune dame sortit des rideaux ; le reporter du *Dagblad* put toucher sa main qu'il trouva ferme et à la température normale.

La personne assise à côté du reporter ayant demandé à couper un morceau du voile de la forme, celle-ci laissa faire, et ayant placé sa main dans celle de cette personne elle commença à disparaître, mais au moment où elle était devenue très petite elle quitta cette main et glissa comme une ombre, derrière les rideaux.

L'auteur de cet article dit qu'il y avait une lampe éclairée dans la chambre et que, avant la séance, il en avait examiné les murs, le cabinet et le parquet, sans trouver quoi que ce soit de suspect.

UNE APPARITION DE PRÊTRE

Un prêtre de l'ordre des oblats, écrit dans *Les registres des oblats de Marie* un article qui relate la visite faite par le révérend père Perron — à deux de ses amis, le révérend père Robert Cooke et à l'auteur de l'article. — Il paraît que le père Perron, quatre jours avant de mourir, aurait promis formellement à ses deux amis que si la chose était possible, il reviendrait leur faire une visite après avoir quitté son corps physique ; il répéta sa promesse le matin où il mourut.

Dans ses derniers moments il semblait être en extase devant une vision céleste ; ses yeux semblaient regarder un objet à nous invisible.

Le père Cooke avait déjà cherché à interrompre cette vision, mais le moribond se leva dans son lit sans le secours de ses mains et dit l'auteur et témoin, « je pensais qu'il sortait de son lit, pour suivre l'objet qui semblait l'attirer ; le révérend père Cooke commanda énergiquement à ce visiteur invisible de partir, au nom de Dieu, le Père, fils et Saint-Esprit.

A ces paroles le père Perron retomba lourdement sur sa couche et expira. Le quatorzième jour après son décès, à 10 heures moins le quart du soir, le père Vernet étant à peine couché, vit ouvrir la porte de sa chambre et le

père Perron entrer habillé comme de son vivant ; à ce moment la pièce se trouvait éclairée comme en plein jour ; le père Vernet voulait sauter de son lit, mais son visiteur s'approchant l'en empêcha, et lui parla longuement, lui donnant des conseils et une direction pour sa conduite à venir.

« En partant, dit le témoin, le révérend père laissa ma porte ouverte et de mon lit, j'ai pu voir, dans le corridor, lorsqu'il est entré dans la chambre du père Cooke, puis la lumière disparut et je ne vis plus rien. »

Le lendemain je demandai au père Cooke s'il n'avait pas eu la visite du père Perron entre 9 et 10 heures ; « Pourquoi imaginez vous cela, me dit-il ? » je ne l'imagine point, répondis-je, j'en suis certain, et je lui racontai tout ce qui était arrivé. « Oui, me dit-il alors, c'est vrai ; il est venu et nous avons causé longuement, il était comme pendant sa vie et semblait rempli de joie ; je ne pense pas que ses pieds touchassent le sol. »

MATÉRIALISATION EN PLEIN AIR. — Mme Mellen, le médium bien connu en Angleterre, a donné une séance de matérialisation, en plein air, près de Sidney, en Australie, au mois de janvier dernier. L'endroit était pleinement éclairé par la lune. Le médium assis sous une tente était à l'état normal, c'est-à-dire pas entrancé.

Environ trente personnes assises devant la tente ont pu voir distinctement sortir des formes matérialisées ; plusieurs ont été reconnues. Quelques-unes disparaissaient dans la terre laissant à la place d'une figure humaine, un léger nuage blanchâtre en forme de colonne.

Enfin Georges, l'un des esprits familiers du médium, s'est montré sous la tente, à côté de Mme Mellen, en pleine lumière et à la vue de tout le monde.

(Tiré du *Harbinger of Light* de mars 1893.)

NÉCROLOGIE

Eugène Nus s'est désincarné à Cannes, en janvier dernier, à l'âge de 78 ans ; tous les spirites étaient en communion de pensées avec lui, après avoir lu ses ouvrages remarquables, empreints d'une si haute et si sereine philosophie spiritualiste et voici :

LES GRANDS MYSTÈRES : œuvre d'un grand penseur.

CHOSSES DE L'AUTRE MONDE : œuvre d'un véritable investigateur.

NOS BÊTISES : œuvre humoristique, satirique, celle d'un vrai critique qui passe en revue toutes les utopies sociales.

A LA RECHERCHE DES DESTINÉES : œuvre finale, pleine de vues grandioses, celle d'un homme libre qui étudie toutes les écoles.

LES DOGMES NOUVEAUX : volume de poésies, celles d'un esprit plein de savoir, qui ne livre rien aux choses vagues et à la fantaisie, où chaque vers parle au bon sens, où chaque strophe rend hommage à une vérité. En mourant il préparait une dernière œuvre, non encore imprimée : LA VIVISECTION DU CHRISTIANISME.

Quel homme et quelle vaillance de septuagénaire. Se sentant près de mourir, après toutes les phases d'une congestion dont il venait d'être frappé ce sage écrivit, devant ses amis, ses dernières volontés avec sa tranquillité d'usage.

Mme de B., cette âme de toutes délicatesses, de tous les dévouements, qui a présidé longtemps au Palais-Royal nos dîners mensuels des anciens élèves de Fourier, tous hommes de lettre ou élèves de nos écoles scientifiques, Mme de B. a veillé avec une vénération touchante sur les derniers jours de notre ami ; il doit à cette intelligence, à cet ange, la quiétude et le bonheur qui ont présidé à sa verte vieillesse.

Eugène Nus fut, malgré lui, un auteur dramatique très remarquable, il eut préférer philosopher ; mais la philosophie ne peut subvenir aux besoins de chaque jour de ses adeptes les plus dévoués.

Parmi les principales œuvres de théâtre de cet excellent homme, si loyal, de ce brave et fidèle ami, signalons les suivantes :

L'Enseignement mutuel, 5 actes. — Le Comte de Ste-Hélène, 3 actes. — Suzanne, 5 actes. — La Servante. — Les Pauvres de Paris. — Les Ménages de Paris. — La Maison Saladier. — Les Garçons de ferme. — Les Lettres anciennes. — Léonard. — Les Médecins. — Miss Mullon. — La Fièvre du jour. — La Camorra. — La Marquise. — Le Mari, etc., etc.

Toutes ses œuvres sont burinées au coin de la raison et de la plus haute moralité ; son talent si fin d'observateur et d'esprit délicat ne lui permettant que de nobles envolées.

Voici l'une de ses poésies, dans les *Dogmes nouveaux* :

LA FORÊT.

Vois-tu sommeiller le grand bois,
Sous la lune qui le regarde ?
Seule la source babillarde
Fait toujours entendre sa voix.

Fuis les Naiades importunes !
Enfonce-toi dans les sentiers

Où les blancs rayons, sous tes pieds,
Tracent des arabesques brunes !

Descends dans les fonds assombris
Où le cerf, au bord de la mare,
Quand l'ombre, à midi, devient rare,
Va chercher de plus frais abris !

Aucun rameau ne se balance ;
Pas une haleine, pas un bruit !
Dans l'immensité de la nuit,
C'est l'immensité du silence.

Pense ! voici l'heure et le lieu.
Le monde est loin ; l'infini s'ouvre :
C'est l'instant où l'âme découvre
Le lien qui l'attache à Dieu.

O pensée, essence sublime,
D'où viens-tu ?... De ce ciel profond,
D'où rayonnent sur notre front,
Les soleils semés sur l'abîme ?

D'un foyer plus riche et pur,
L'idée, en vibrant, jaillit elle,
Sur le front troublé qui l'appelle,
Pour éclairer un rêve obscur ?

— Qu'est-ce donc ? — Alerte ? — Peut-être
Nos pas auront effarouché
Un faisan qui dormait perché
Sur une branche de ce hêtre.

Il nous prend pour des ennemis.
— Cruels, vous dévorez ma race !
— Et toi, quand tu te mets en chasse,
Ne manges-tu pas les fourmis ? —

Autre problème ! autre mystère !
Dans ces bois frais et parfumés,
A mille monstres affamés
Chaque fourré sert de repaire.

Le sang ruisselle dans les nids ;
L'amant apporte à son amante

Des lambeaux de chair palpitante,
Fruit de massacres impunis.

Sous chaque brin, sous chaque feuille,
Se livrent des duels furieux,
Manquant, pour être glorieux,
D'un Homère qui les recueille ;

Et, dans leur accord solennel,
Ces chants, qui font rêver et croire,
Ne sont que les cris de victoire
De ce carnage universel.

Et les âmes tendres frémissent,
Et les plus croyants ont douté...
Et, dans leur calme majesté,
Les grands Mystères s'accomplissent ;

Et sur la Terre, et dans les Cieux,
Sous l'œil élément du divin père,
Tout s'équilibre et se pondère
Dans un concert harmonieux !

Et la nature maternelle,
Dans ses mille creusets vivants,
Elabore les éléments
Qu'elle combine et renouvelle ;

Et dans l'Homme, premier anneau
D'une autre chaîne qui commence,
Elle résume l'œuvre immense,
Promise à l'avenir nouveau.

S'épurant les uns par les autres,
Ainsi les Règnes engrenés
Raffinent leurs sucs, destinés
A revivifier les nôtres.

Des trésors du sol et de l'air
L'arbre fait des saveur exquises,
Et des sèves qu'il a conquises,
L'oiseau nous compose sa chair.

Enchaînement fécond des vies !
O vivant travail de la mort !

Non, rien n'est le jouet du sort,
Même l'insecte des prairies !

Apparente destruction,
C'est par ta loi que tout progresse
Et monte, s'écrémant sans cesse
Dans l'éternelle ascension !

— O forêt muette et voilée,
Forêt, voilà ce que tu dis !
En nos cœurs, par la foi grandis,
La nature s'est révélée.

Mais tu t'agites doucement,
Dans ton bain de fraîche rosée,
Et ta peuplade, reposée,
Commence son gazouillement.

Là-bas, la fourmilière humaine
Va se réveiller à son tour.
Il faut gagner le pain du jour,
Allons reprendre notre chaîne !

Le volume, *les Dogmes nouveaux*, est plein de ces poésies qui élèvent l'âme et la conduisent dans le domaine des grandes pensées ; chaque spirite devrait les avoir dans sa bibliothèque et les faire répéter par ses enfants car elles développeraient en eux le goût du beau, la science du vrai.

Les œuvres de Eugène Nus sont déposées à notre librairie, 1, rue Chabanaïs, à Paris.

CHARLES FAUVETY.

L'esprit de M. CHARLES FAUVETY s'est doucement séparé de son corps, le 11 février dernier, à l'âge de 80 ans, dans sa retraite d'Asnières si connue du monde politique et des philosophes.

Jusqu'aux derniers jours il avait conservé sa quiétude d'esprit et sa vigueur intellectuelle ; en 1893, la maison Lessard, de Nantes, éditait le dernier vol. de Ch. Fauvety : *Théonomie*, œuvre pleine de lumière paisible, née de son esprit nourri de clarté, de haute raison bien équilibrée ; notre philosophe possédait la plus belle des santés morales.

Il appartenait comme E. Nus, E. Bonnemère, Maria Deraisme, Considérant, Weill, à cette génération de 1830 si alerte, très instruite, courageuse

et pleine de bonne volonté lorsqu'il s'agissait des intérêts populaires et de la dignité de la femme.

M. Hippolyte Destrem nous disait, en suivant le corps de Ch. Fauvety, que, sauf Weill et lui, les philosophes spiritualistes, tous vieux amis, s'étaient séparés de la matière en moins de six mois, et qu'il était noté n° 1 pour s'en aller au pays des ancêtres ; chi lo sa ? M. Destrem est encore plein de santé.

Chacun se disait que Ch. Fauvety fut une belle âme, un véritable homme de bien, qui mit toujours sa fortune au service des affligés, et surtout la dépensait largement lorsqu'il s'agissait de progrès et d'évolution politique dans le sens du mieux.

Ami de Prudhon, c'est lui qui, après avoir préparé la révolution de 1848 avec ses amis, vint chercher à Lyon ce maître penseur pour le conduire à Paris.

Chef d'école, reconnu comme tel par les hommes d'étude et tous les professeurs de philosophie, après avoir été l'une des lumières du grand orient de France, il fonda le journal revue *la Solidarité*, et y prouva que sa logique était supérieure en une langue parfaite qu'il maniait admirablement ; il avait défendu les libertés publiques par le journal et une foule de brochures à l'emporte-pièce dont ses contemporains se souviennent.

Ami des fouriéristes, très lié avec le Dr Guépin, de Nantes, il prononça sur sa tombe des paroles remarquables sur la vie éternelle et le salut collectif ; il aimait à s'entretenir de sociologie avec Mme Marie Godin, cet esprit distingué, et son regretté mari, M. A. Godin, fondateur du familistère de Guise, écrivain et penseur de haute marque.

Mêlé à tous les mouvements intellectuels depuis soixante ans, il voulut s'occuper du spiritualisme moderne, et secondé par M. P.-G. Leymarie il fonda la Société scientifique d'études psychologiques, 5, rue des Petits-Champs, présidée d'abord par M. F. Vallès, inspecteur général des ponts-et-chaussées, puis par lui, avec tant d'aménité et de talent.

Il fonda, avec l'aide de la Société de Librairie Spirite, un journal qui représentait ses idées philosophiques, *la Religion laïque*, puis enfin : *la Religion universelle*.

La retraite de M. Fauvety, à Asnières, fut le rendez-vous de tous les remueurs d'idées, de tous les hommes de bonne volonté ; sa sœur, Mme Verdier, qui le vénérail, pensait comme lui, ainsi que ses neveux qui partagent ses idées républicaines, libérales et philosophiques. Mme Verdier a soigné son frère depuis plusieurs mois, avec des attentions délicates et attendries ; quelle noble et digne dame.

Mme Fauvety, personne distinguée, au sens droit, loyale et franche, est

morte depuis quelques années (ce fut une tragédienne de premier ordre) ; depuis son décès, une bonne étonnante, pleine de cœur, qui était chez M. Fauvety depuis trente ans, le modèle des domestiques fidèles, la dévouée *Catherine* veillait sur son cher maître qui ne prenait rien sans les ordres de cette brave fille ; l'influenza l'a cueillie quinze jours avant le savant philosophe. On avait caché cette maladie à M. Fauvety devenu presque aveugle ; il la demandait constamment. Un jour, Mme Verdier lui dit qu'elle était partie pour raison de santé, dans sa famille, et il comprit ; depuis il ne dit mot de sa fidèle Catherine qui l'attendait dans l'au-delà.

Au nom du Grand-Orient de France, au nom de deux loges dont il fut le vénérable, des maçons ont rendu hommage au T. C. F., avec éloquence ; puis un ancien secrétaire de Ch. Fauvety, M. Fabre des Essarts, a parlé avec son cœur et toute son âme, de l'esprit distingué, bienveillant et bienfaisant qui revenait à la grande source ; M. Camille Chaigneau, comme ancien secrétaire de la Société scientifique d'études psychologiques, a poétiquement démontré la grande valeur des croyances philosophiques de notre cher disparu ; il y a mêlé des considérations bien senties, d'une véritable grandeur sur l'éternité de la vie de l'âme et ses destinées.

L'enterrement était laïque ; avant d'enlever le corps, un ancien condisciple de Fauvety au journal *la Solidarité*, a chaudement et d'une voix vibrante raconté ce que fut la vie de cette individualité si remarquable ; puis il a lu la profession de foi morale de Ch. Fauvety.

M. Lessard (Samuel), directeur du journal *la Religion universelle*, dans un langage respectueux et plein d'émotion, a prononcé de belles paroles, bien senties, en déclarant qu'il continuerait à propager la philosophie de son maître ès sciences, de son père spirituel, Ch. Fauvety.

PROFESSION MORALE DE CH. FAUVETY.

A la gloire de l'Eternel !

Au nom de la raison et de la science progressive :

J'affirme le Droit ;

Je confesse le Devoir ;

Jé veux la Justice et la Fraternité humaine ;

Je crois à la Solidarité universelle ;

J'aspire à la Perfection.

Droit. — Doué d'intelligence et de raison, par conséquent responsable de tes actes, tu as le droit et le devoir de te gouverner toi-même, dans toutes les sphères de ton activité. Maintiens ton droit, tant qu'il ne porte pas atteinte au droit d'autrui. — Respecte-toi, afin que les autres te respectent. — Cultive tes facultés, développe tes forces, soigne ta santé, évite toute

souillure, apprends à défendre ton existence et à protéger la liberté. Aime la vie que tu as reçue, parce que, s'il ne dépend pas toujours de toi qu'elle soit heureuse, il dépend de toi qu'elle soit utile aux autres et bonne à ton amélioration. — Ne redoute pas la mort, qui n'est qu'un renouvellement des forces et une évolution nécessaire au progrès, à l'agrandissement des êtres.

Devoir. — N'oublie pas que méconnaître son devoir, c'est compromettre son droit, car le droit et le devoir sont corrélatifs, et ne s'affirment pas l'un sans l'autre. Sois soumis à la loi, source de l'égalité sociale, et repousse tout privilège, même quand tu dois en bénéficier. — Respecte les engagements, cultive la vérité ; ne retiens jamais ce qui appartient à autrui. — Rends à tes parents tout ce que tu en as reçu : honore-les par la conduite de tous les jours, et que ton respect soit toujours à la hauteur de leur tendresse. — Transmets ton patrimoine à tes enfants, s'ils ne s'en sont pas montrés indignes, mais ne leur sacrifie jamais l'intérêt social. Abstiens-toi de l'oisiveté comme d'un vol. — Si tu amasses des richesses, songe à ce qu'elles ont coûté et, t'en regardant comme le simple dépositaire, fais qu'elles servent à féconder le travail, à soulager le malheur, à éteindre la misère.

Justice. — Pratique la justice, non seulement en ne faisant jamais aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'il te fût fait, mais en prenant l'initiative du bien, et luttant contre l'iniquité partout où tu la rencontreras. Ne condamne jamais sans recours et sans laisser une porte ouverte à la réparation, au repentir et à la réhabilitation. Le sentiment religieux est incompatible avec l'enfer éternel, et la conscience de l'humanité, régénérée par l'amour du prochain, n'admet pas de peine sans rémission.

Fraternité humaine. — Traite ton prochain comme toi-même. — Pardonne les injures et rends même le bien pour le mal, toutes les fois que le soin de ta dignité personnelle te le permettra. — Sers fidèlement ta patrie, mais ne la sépare jamais dans ton cœur de cette plus grande patrie qui a nom : l'Humanité. Ne t'éloigne pas volontairement de la société des hommes : ne t'isole pas de tes frères et ne les isole pas les uns des autres : il n'y a pas de progrès pour l'homme seul. — Souviens-toi que c'est aux luttes soutenues, aux souffrances supportées à travers tant de siècles, par les générations qui t'ont précédé, que tu dois tous les biens dont tu jouis ; songe que c'est en associant tes efforts à ceux de tes contemporains, que tu prépareras un sort meilleur à ceux qui viendront après toi. — Crée-toi de bonne heure, par le mariage, une sphère familiale d'où soient bannis l'égoïsme, qui est le plus grand de tous les vices, le jeu, la paresse, la dissimulation, le mensonge, la colère, la débauche, l'intempérance. — Eponx, ne soyez pas seule-

ment unis par la chair ; soyez-le aussi par l'esprit et le cœur, comme si vous étiez une seule âme. Veillez à mériter toujours l'estime l'un de l'autre, et n'ayez jamais à rougir devant vos enfants.

Solidarité universelle. — Dans tes efforts vers le mieux, aspire à tout ce qui est en haut et tends la main à tout ce qui est en bas. — Sois doux et pitoyable envers les animaux, car ils sont sensibles comme toi. — Sois charitable et bienveillant pour toutes les souffrances. — Dans les plaisirs, ne goûte que ceux qui ne font pleurer personne. — Aime la nature, respecte ses lois et ne lui commande qu'en lui obéissant. N'oublie jamais que si la terre a été donnée aux hommes, c'est pour qu'ils y aient tous leur place au banquet de la vie, et qu'y trouvant, grâce à l'instruction à laquelle tous ont également droit, et à l'aide du travail quotidien, dont tous ont également le devoir, leur part de lumière et de liberté, ils y fassent régner l'ordre, la paix, l'harmonie. C'est en réalisant ainsi le *règne de Dieu* sur notre domaine terrestre, que nous pourrons nous dire les collaborateurs de l'œuvre divine et qu'il nous sera donné de nous élever progressivement vers l'Être parfait, dont chacun porte en soi l'inépuisable idéal.

Bénie soit l'humanité, dans son passé, dans son présent, dans son avenir !

Béni soit tout ce qui vit au-dessus et au-dessous de nous, dans la perpétuelle communion des êtres.

Béni soit Dieu, Père céleste, Unité suprême, Loi vivante, Raison consciente de l'Univers, Source de toute vie, de tout amour, de toute lumière et de toute perfection !

Mme Samuel Bourkser nous écrit la lettre suivante :

« J'ai cette grande douleur de vous annoncer la désincarnation de mon mari bien-aimé et vénéré, décédé à 75 ans, le 24 décembre 1893 ; ce départ a mis dans le deuil, non seulement ma famille, mais aussi tous les membres du cercle spirite d'Odessa.

« Nous ferons tous nos efforts pour continuer l'œuvre du bon *Samuel Bourkser*, et vous rendrai compte de nos séances, vouées à la désincarnation de celui qui fut le pasteur intelligent et fidèle de cette société de chercheurs.

Avec un profond respect :

Marie BOURKSER.

Odessa, 18-30 janvier 1894.

Le 15 décembre dernier, en nous souhaitant une heureuse année, avec de touchantes paroles, M. Bourkser prévoyait sa fin prochaine ; voici un fidèle spirite, un médium guérisseur remarquable, un propagateur zélé et

sensé revenu à la demeure spirituelle ; que sa pensée veille sur nous et sur les siens.

C'était un grand honnête homme, à la foi ardente et raisonnée.

M. le D^r SIMON CHARLES RASSE est mort à St-Honoré-les-Bains, en janvier dernier, à l'âge de 81 ans ; homme pratique dans l'art de guérir, faisant le bien modestement, spirite éclairé, sa conversation pleine de virilité réchauffait les cœurs ; ce beau et doux octogénaire semait partout la bonne parole, et toujours écouté il faisait de nombreux adeptes ; encore un esprit guide dans l'erraticité.

Aux familles Bayeux, Bobin, Monot, ses enfants, petits-enfants, neveux et cousins, notre souvenir amical et fraternel.

SAINT FRANÇOIS D'ASSISES

Par PAUL SABATIER.

On nous avait parlé de Saint François d'Assises, celui qui resta simple diacre et ne voulut point les grandeurs, celui qui disant la messe dans un temple en ruine où les hirondelles avaient fait leur nid, et voyant les fidèles troublés par leurs ébats prononça ces paroles : « Hirondelles, mes sœurs, laissez-nous célébrer en paix l'office divin ! »

Les hirondelles lui obéirent et, la messe terminée, François dit encore aux oiseaux : « Hirondelles, mes sœurs, c'est à votre tour, maintenant, de célébrer la gloire de Dieu. »

Il aimait Jésus, le voyait en croix et comme lui il préconisait la bonté, la pitié universelle ; de cet amour selon Jésus il brûlait pour toutes les créatures humaines et pour tous les animaux, nos frères cadets ; il eût subi les supplices atroces pour la confession de sa foi.

Ce fut un thaumaturge, a dit l'Église qui préconise le miracle et a voulu s'identifier la noble physionomie morale de saint François d'Assises, tandis que ce simpliste, au ^{xiii}^e siècle si tragique et si atroce, voulut ramener à la vérité du primitif évangile ce moyen âge qui ne savait ce que c'était que l'humanité.

Son entreprise fut immense et Rome stupéfaite vit là un danger et un schisme dans la fondation de l'ordre de saint François, où la règle était d'être aimé de Jésus, en préférant les pauvres et en restant frères avec eux, misérables comme eux.

Il répandit sa dévotion sublime du renoncement et de la charité, et l'âme du saint déborde d'amour, sa joie et son extase sont profondes ; ce mystique actif, d'une énergique belle humeur, contemplait la nature en la célébrant dans son magnanime *Chant du soleil*, plein de lyrisme sacré.

Il mendie pour le pauvre et dans son renoncement à toutes grandeurs, gaîment il reste pauvre parmi les pauvres, dort dans les léproseries et les décombres, ne vit que des rebuts de nourriture des malheureux.

C'est cette physionomie que M. Paul Sabatier, un protestant érudit nous retrace en un récit très beau, bien émouvant ; il y fait vivre, pas à pas, ce semeur de bonté, de charité, de foi, au nom desquels il suit la discipline romaine pour son institut, par obéissance, tout en détruisant par sa manière d'être sa force terrible et pesante.

C'est une grande figure que peint bien la lecture des *Fiorelli*, que détaille avec soin la prose de Bossuet, que décrit parfaitement un savant et un historien critique, très droit, ami de la justice tel que M. Paul Sabatier qui n'a réclamé aucun *imprimatur* de n'importe quel prélat, car il rend purement et simplement hommage à la vérité.

Merci pour le noble plaisir que nous a fait la lecture de son ouvrage, qui a pour base une foule de documents authentiques ; affaire d'honnêteté littéraire.

Nous nous rappelons tous les images bariolées et la statuomanie du quartier Saint-Sulpice ; on trouve là un saint François atroce et selon le goût d'un christianisme émacié et pollué ; aussi un icône qui a la prétention d'imiter le chef-d'œuvre de Alonzo Cano et qui vous épouvante.

Ce farouche visage n'a jamais été celui du joyeux compagnon de charité, du vaillant homme de bien, du courageux et laborieux François resplendissant d'amour pour l'humanité.

Pour notre héros, dit M. P. Sabatier : « La prière devenue l'acte essentiel de la vie perd son caractère de formule magique ; elle est un élan du cœur ; c'est la réflexion et la méditation s'élevant au-dessus des vulgarités d'ici-bas pour pénétrer les mystères de la volonté divine et s'y conformer, c'est l'acte de l'atome qui comprend sa petitesse, mais qui veut, ne serait-il qu'un son, que ce son soit en harmonie avec la symphonie divine.

« *Ecce adsum, Domine, ut faciam voluntatem tuam.*

« Quand on parvient à ces hauteurs, on n'appartient plus à une secte, on appartient à l'humanité, on est comme ces merveilles de la nature que le hasard des circonstances place sur le territoire de tel ou tel peuple, mais qui appartiennent à tout le monde, parce qu'au fond elles n'appartiennent à personne, ou plutôt elles sont la propriété commune et inaliénable du genre humain tout entier. Homère, Shakespeare, Dante, Goethe, Michel-Ange, Rembrandt sont à nous tous aussi bien que les ruines d'Athènes ou de Rome, ou plutôt ils sont à celui qui les aime le plus et qui les comprend le mieux.

« Mais ce qui est une vérité banale en ce qui concerne les génies de l'ima-

gination ou de la pensée, a encore l'air d'un paradoxe quand on parle des génies religieux. L'Église les a si bien réclamés comme lui appartenant, qu'elle a fini par créer en sa faveur une sorte de droit. Il ne faut pas que cette confiscation arbitraire dure éternellement. Pour cela il n'y a pas à faire œuvre de négation ou de démolition : laissons les chapelles contenir des statues ou des reliques, et bien loin de diminuer les saints, faisons éclater leur véritable grandeur. »

Il faut lire ce volume qui écarte la légende ; tout y est véridique et historique. — In-8°, de 540 pages, 7 fr. 50. P.-G. LEYMARIE.

UNITÉ DE LA VOIX

MÉTHODE SYNTHÉTIQUE DU CHANT ET DE LA PAROLE

Par le professeur F. HABAY.

Préface et conseils hygiéniques par Paul de RÉGLA (Dr P.-A. DESJARDINS).

Connaissez-vous, amis lecteurs, situation plus étrange et plus embarrassée que celle d'un auteur chargé d'écrire la préface d'un livre dont il préférerait faire la critique ?

Si oui, accordez-moi un peu de votre bienveillance en vous mettant à ma place ; lisez-moi sans trop d'ennui et, quand vous m'aurez lu, vous saurez ce qu'il en coûte de présenter une œuvre dont on voudrait bien médire un peu, mais qui vous tient au cœur malgré les étrangetés archaïques de sa forme.

J'ai promis au professeur F. Habay et à son éditeur d'être le parrain de ce travail sur L'UNITÉ DE LA VOIX ; or..., du diable si je sais comment commencer et terminer les quelques pages de cette *présentation au public* !

Je pourrais, certainement, me décharger de ce soin en remplaçant ma plume indépendante, plume métallique que certains trouvent par trop acérée, par un bon et brave bec d'oie, que je tremperais dans cette chère eau bénite de cour, dont on use si largement entre savants et littérateurs désireux de se faire la courte échelle, pour arriver à cette popularité, tapageuse et malsaine, que, presque toujours, la postérité repousse dans les limbes de l'inconnu ; mais tel n'est point mon fait. Agir ainsi serait amoindrir et la valeur du livre du professeur F. Habay et la liberté d'appréciation dont j'ai toujours usé dans mes écrits.

C'est donc en parrain que je vais tenir le nouveau-né sur les fonts baptismaux, des eaux duquel émergera le succès ou le fiasco du fils issu de la cervelle, moyenâgeuse, d'un très moderne professeur de chant.

L'UNITÉ DE LA VOIX, *par la méthode de l'adhérence vocale et l'action réflexe* !

Non, la chose en vérité est par trop drôle, trop originale ! Me voyez-vous, moi, l'admirateur passionné d'un certain satirique qui se nomme Boileau,

satirique et penseur auquel je pardonne ses vers en raison du peu de poésie qu'ils renferment, me voyez-vous, chargé de vous recommander, avec l'éloquence d'un cœur qui admire, un livre dont le fond est digne des plus grandes louanges, mais dont la forme est en si complète opposition avec ce précepte de mon cher poète du bon sens, c'est-à-dire de cette qualité qui ne court plus les rues de Paris, et que nos névrosés de demain auront peine à rencontrer sur leur chemin, fussent-ils armés, pour y mieux voir, de la fameuse lanterne de Diogène :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Enfin ! soyons bon père, et présentons mon fils adoptif au public chargé de juger, en dernier ressort, de sa bonne ou mauvaise conformation physique et morale.

Voici donc, lecteurs, — chers, quand vous achetez nos livres ; lecteurs insignifiants, banals ou mal appris, quand le désir de nous lire ne vous engage pas à ouvrir votre porte-monnaie, — un volume, un livre, une œuvre qui se présente à vous, juges suprêmes qui devez prononcer le dernier mot du débat, avec le projet, hardiment formulé, de démolir les écoles actuelles de l'enseignement du chant, — ô trop célèbre Conservatoire de Paris, pardonne-moi ! — par la divulgation d'une méthode synthétique, véritablement savante, qui, reliant le passé à un peu de présent et beaucoup d'avenir, se pose carrément devant la solution des problèmes que tant d'esprits, plus ou moins sérieux, ont eu la prétention de résoudre.

Et cette méthode, essentiellement physiologique, digne du vitalisme d'Hippocrate, si puissamment remis en honneur par mon illustre confrère et maître, le Dr Buggræve (1), méthode unitaire, précise, savante, claire, grande, forte et simple comme la nature ; cette méthode qui constitue une bonne et belle œuvre, nous est présentée dans un style bien fait pour réjouir nos décadents fin de siècle, et faire tressaillir de bonheur l'esprit de nos vieux moines des xv^e et xvi^e siècles.

(A suivre.)

(1) Voir la seconde édition de l'œuvre si remarquable du savant maître : *Études sur Hippocrate au point de vue de la méthode dosimétrique*. Georges Carré, éditeur. Paris, 1893.

NOTA. — Nous recevons : *Sucinta idea del Spiritismo* et *Que es el Spiritismo*, œuvres dont nous reparlerons, ainsi que de la *Concordance du Spiritisme et de la Science*, par FELIPE SENILLOSA.

Le Gérant : H. JOLY.